

JOURNAL
DES
DEMOISELLES



~~1856~~
~~24~~
~~1880~~

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1
ET RUE RICHELIEU, 103

—
1856

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DEMOISELLES

1820
54
1820

VIINGT-QUATRIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 102

1820



TABLE

DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

Bruxelles, par M^{me} Ruelens, pages 1. — *Le Roi boit*, épisode de la vie de Jacques Jordaens, par A. des Essarts, 5. — *Histoire et Chronique de la Poésie française*, par M. Boulmier, 33, 65, 129, 161, 225, 321, 353. — *Les trois Carrache*, par A. des Essarts, 97. — *Les Miéris*, par A. des Essarts, 193. — *Le Canal maritime de l'isthme de Suez*, par M^{lle} Blanche de Maubeuge, 198. — *Le Louvre*, par Claude Vignon, 257. — *Sébastien Bourdon*, par A. des Essarts, 289.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoires Poétiques, de Briseux, pages 9. — *Le Décaméron russe*, de M. Douhaire, 36. — *L'Aumônier du régiment*, de M^{me} de la Rochère, 36. — *Les Femmes de l'Evangile*, du R. P. Ventura Raulica, 69. — *Souvenirs de Voyage*, de M^{me} de la G., 102. — *Pour une épingle*, de M^{me} de Saint-Germain, 135. — *L'Orpheline de Boston*, de Miss Cumming, 135. — *Paraboles et Légendes*, d'Hippolyte Violeau, 165. — *La Perfection des jeunes filles*, de M. l'abbé Chevojon, 200. — *La Vie des eaux*, de M. Mornand, 203. — *Tebaldo ou le triomphe de la charité*, de M^{me} de la Rochère, 230. — *Les quatre martyrs*, de F. de Rio, 262. — *Le Poème de la Femme*, de M^{me} Collet, 266. — *Mes Loisirs*, de M^{me} de Stolz, 266. — *Vie de saint François de Sales*, 295, 327. — *Le Soldat*, du colonel Ambert, 299. — *Imitation de Jésus-Christ*, 329. — *Simples récits destinés aux jeunes filles*, par M^{me} Nanine Guillon, 358.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Al Nacimiento de Nuestro Señor Jesu Christo, pages 11. — *Trionfo de la Divinidad*, de Pétrarque, 38. — *La Primavera*, de Métastase, 104. — *The blind boy*, de Cibber, 138. — *El Poeta y el Pastelero*, de Pablo de Jerica, 168. — *The Drop of Water*, de Steele, 233. — *Soneto*, de Bartolomé de Argensola, 267. — *I Due Angeletti*, de Aurelio Bertola, 300. — *The Motherly love*, d'Irwing Washington, 330. — *Monologue de Henri IV, roi d'Angleterre, sur le sommeil*, par Shakspeare, 361.

ÉDUCATION.

Mademoiselle du Vigean, pages 11. — *Chazeb-el-Rihh*, par M^{me} de la Rochère, 14. — *La Vie réelle*, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 17, 72, 139, 204. — *Excursion dans les Marais de l'Ouest*, par M. H. Perrut, 39. — *Le Trésor de Montmartre*, par V. Herbin, 44. — *Charade en trois tableaux*, par M^{me} A. Boigontier, 76. — *La Dame Blanche du Lude*, par M^{me} de la Rochère, 81. — *Une Maladie héréditaire*, par M^{me} A. Boigontier, 105. — *Le Convive des Irépassés*, par Claude Vignon, 107. — *Promenades dans Paris*, par Claude Vignon, 142. — *Le Bureau de poste*, par A. de Bény, 149. — *Bonne volonté ne suffit pas*, par M^{me} A. Boigontier, 168. — *Le Pêcheur de perles*, par M^{me} Leneveu, 173. — *Adèle et Blanche*, par M^{me} de Stolz, 176. — *La Fontaine Saint-Julien*, par M^{me} de la Rochère, 212. — *Le Sorcier de Concoret*, par M. Hippolyte Violeau, 233 et 267. — *Charade en trois tableaux*, par M^{me} A. Boigontier, 242. — *Joseph II à Cambrai*, par M^{me} de Gaule, 248. — *Il faut faire comme tout le monde*, par M^{me} E. Ribbecourt, 276. — *L'Epouse Gantoise*, par L. Roche, 301. — *Valentine de Mailly*, par M^{me} Cleret, 306. — *La Première Femme de Chilpéric*, par M^{me} de la Rochère, 330. — *Si Jeunesse savait, si Vieillesse pouvait*, par M^{me} Camille de Revel, 336. — *Philanthropie et Charité*, traduit de Dickens, 341. — *Les Elèves d'Ecoven*, par Eveline Ribbecourt, 362. — *Un Maléficier*, par Adam Boigontier, 369. — *Le Rosier*, par M^{me} Adelaide Deitte, 373.

POÉSIE.

Le Voyageur, par J. Boulmier, pages 24. — *L'Enfant endormi*, par H. Violeau, 54. — *Le Nuage doré*, par M^{me} Louisa Stappaerts, 89. — *A une enfant au piano*, par P. Delasalle, 116. — *Les Fleurs de mai*, de Joseph Boulmier, 151. — *La Vitre et le Rideau*, par M^{me} C. des Orties, 184. — *Choix du cœur*, par M^{me} L. Stappaerts, 216. — *Le Liseron et le Lièvre*, par M^{me} C. des Orties, 249. — *Vieux Livres, Jeunes Fleurs*, par Boulmier, 281. — *L'An, les Fleurs et le Fumier*, par Fourquet d'Hachette, 311. — *Rimes philosophiques*, par M^{me} Deshoulières, 346. — *Hymne Chrestien*, par Joachim Du Bellay, 374.

ÉNIGMES HISTORIQUES.

Enigmes : Pages 21, 89, 153, 216, 280, 343.

Explications : Pages 55, 116, 182, 249, 313, 375.

LE PROGRÈS MUSICAL.

Pages 22, 56, 90, 120, 152, 185, 217, 250, 282, 312, 344, 376.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Potage d'hiver — bouillon de mou de veau — blanc-manger — gelée de pommes parfumées : au rhum, à l'orange, au citron, pages 21. Dîner en hiver — galette de sarrasin — pudding aux châtaignes, 58. Bouillie pour les malades — riz au maigre — omelette aux huîtres, aux moules, 91. Dîner de quinze couverts servi à la russe — potages printaniers — purée de carottes et de racines, au riz — pommes tapées — crème dite diplomate, 122. Moyen d'avoir toujours du beurre frais — moyen pour rétablir le beurre rance, 154. Filet de bœuf à la jardinière — petits pois à la crème — gelée de groseilles à froid — groseilles confites en grains, façon Bar — marmelade de framboises, 187. Eau de groseilles — eau de fraises — cerises à l'eau-de-vie — compote d'abricots entiers, 218. Menu pour un dîner en été, 251. Pommes à la crème — coings confits — fleurs d'orangers pralinées — remède contre l'hydropisie, 252. Potage à la purée de tomates — pâtes de fruits — recette pour nettoyer les théières en métal britannique, 283. Potages d'automne — perdrix à l'étouffade — perdreaux grillés et panés — cailles au chasseur — lièvre en daube, 315. Pâté de dindon — gâteau au macaroni — cognac, 346. Canard à la purée de lentilles — quenelles de pommes de terre, 378.

CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX.

Pages 24, 58, 91, 123, 154, 187, 219, 252, 284, 315, 347 et 378.

ÉPHÉMÉRIDES.

Naissance de Mozart, pages 32. — Mort de J. B. Rousseau, 64. — Baptême de Rollon, chef des Normands, 96. — Mort de Jean le Bon, roi de France, 128. — Prise de la ville d'Oran par le cardinal Ximénès, 160. — Mort de Madame, duchesse d'Orléans, 192. — Mort du peintre Velasquez, 255. — Naissance de mademoiselle de Lamoignon, 287. — Naissance du musicien Rameau, 319. — Mort de saint Charles Borromée, 351. — Mort de Crillon, 384.

MOSAÏQUES.

Pensées, maximes, réflexions, etc., etc., pages 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352 et 384.

RÉBUS

Dessinés par L. LEVERT et gravés par CH. GILBERT.

Trop tard se repent le rat entre les pattes du chat, pages 32. — Persévérance vient à bout de tout, 64. — Les

présents entrent partout sans marteau, 96. — La poule ne doit point chanter devant le coq, 128. — Mieux vaut remède que conseil, 160. — Est assez riche qui ne doit rien, 192. — Amis au prêt, ennemis au rendre, 224. — La pelle qui se moque du fourgon, 256. — Mieux vaut plier que rompre, 288. — A grand pêcheur échappe anguille, 320. — Après la pluie le beau temps, 352. — La raison du plus fort est toujours la meilleure, 384.

GRAVURES SUR ACIER, par NARGEOT père, dessins par NARGEOT fils.

Le Roi boit, de J. Jordaens, pages 1. — *L'Annonciation*, de Louis Carrache, 97. — *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre*, de Miéris, 193. — *Une halte de Bohémiens*, de S. Bourdon, 289.

18 GRAVURES DE MODES.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353.

IMITATIONS D'AQUARELLES, TAPISSERIES, CROCHETS et AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

JANVIER. Calendrier de l'année 1856. — FÉVRIER. Une planche de crochets. — MARS. Imitation d'aquarelle, raisins et prunes. — AVRIL. Modèle de tapisserie, une guirlande de roses. — MAI. Une planche de crochets. — JUIN. Imitation d'aquarelle, un paysage. — JUILLET. Modèles de tapisserie, une pantoufle et trois autres petits sujets. — AOÛT, SEPTEMBRE, OCTOBRE. Les trois parties d'un abat-jour. — NOVEMBRE. Modèle de tapisserie; un fond de chaise et deux autres petits motifs. — DÉCEMBRE. Modèle de petits travaux, or et couleur.

MUSIQUE.

Janvier. *La Fauvette*, chansonnette, paroles de J. SOMMEREAU, musique de CH. DUFAUR. — *L'Aubépine*, polka-mazurka de M^{lle} ELISA BOSCH. — *Mandoline*, sérénade par CH. DELIOUX.

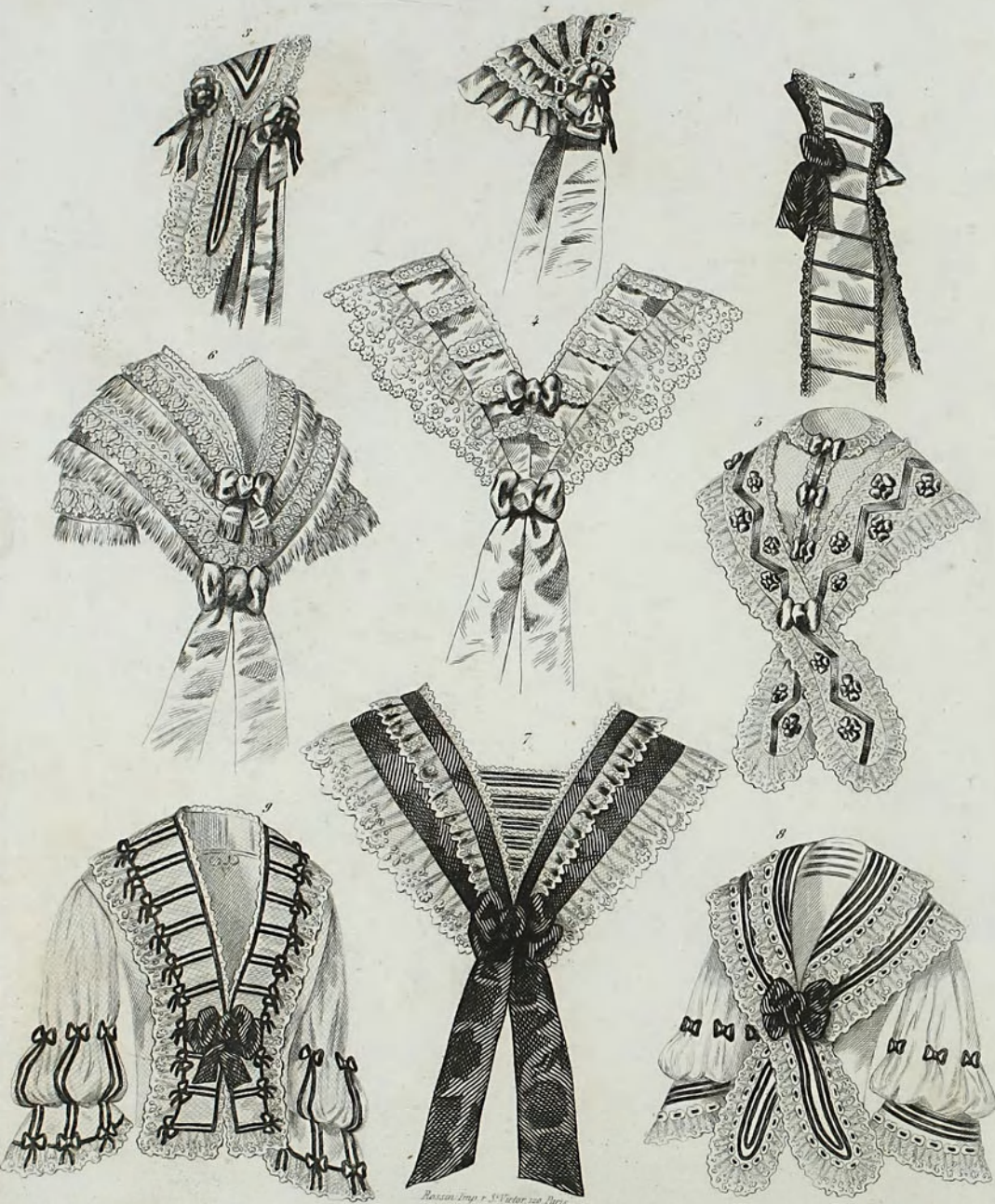
Mars. *La Corbeille de roses*, valse brillante par GEORGES SAWANOFF. — *Le Mariage chinois*, chansonnette, musique de CH. PLANTADE. — *Ninon*, schottisch par A. SCOLA.

Juin, Juillet, Août. *Les Trois Clefs*, operette, paroles et musique de A. DE PELLAERT.

Novembre. *Chanson russe*, romance sans paroles, par REMIEHLEKI. — *Enfant, sais-tu ?* mélodie, paroles de L. MACRAGUE, musique de J. KELSEIMER. — *L'Owagan*, quadrille à quatre mains par MUSARD.

NOTA. — La place nous manque pour ajouter à cette table, ainsi que quelques personnes l'avaient demandé, le sommaire de toutes nos planches. — A partir de l'année prochaine, ces sommaires ne seront plus sur la couverture, mais bien en tête de l'article Correspondance; les personnes qui font relire les 12 livraisons de l'année les auront ainsi toujours sous les yeux quand elles voudront les consulter.





Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

24^e année

1871.

Principales Dessinateurs: M. L. B. de la Roche, M. L. B. de la Roche.

Ayuntamiento de Madrid

Ante el Sr. D. Esteban de Sotomayor, Notario de la Real Audiencia de Madrid.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

BRUXELLES.

La plupart des grandes villes de la Belgique doivent leur origine à quelque humble oratoire élevé par les fervents apôtres du christianisme, parmi la peuplade païenne à laquelle ils avaient révélé leur sublime croyance. Ces prêtres, en errant sous l'épais feuillage des forêts druidiques, que les rayons du soleil n'égayaient jamais ; en face de ces troncs informes, simulacres de dieux n'inspirant que l'épouvante, sentaient leur âme se remplir d'un enthousiasme saint encore plus vif ; et leurs mains dressaient sur les débris de ces vaines idoles un modeste autel au seul Dieu du ciel et de la terre. Là, près de ces blocs de granit où coulait le sang des victimes qu'égorgeaient sans pitié les cruels ministres d'Odin, montèrent vers le ciel les vœux du disciple du Christ, appelant sur ces sauvages contrées l'amour et la paix. Là, sous ces rameaux tordus en figures bizarres, la voix douce et consolatrice du prêtre chrétien s'éleva comme une harmonie divine en bénédictions et en prières.

Quelquefois c'était aussi au milieu d'une riante vallée que s'arrêtait l'homme de Dieu dans son pèlerinage inspiré !... Une croix raboteuse est plantée par lui sur un monticule de gazon, quelques branches solidement entrelacées en forment la clôture ; le saint prend possession du terrain au nom de la foi ! l'oratoire qui doit marquer son passage sur le sol où il a répandu les lumières de l'Évangile reste pour parler de lui à ses néophytes et leur rappeler sa parole, pendant que son zèle infatigable le conduit vers d'autres contrées encore privées des bienfaits du christianisme. Puis voilà qu'au simple oratoire succède un temple majestueux, une abbaye florissante, dont la cloche rassemble tout un peuple de fidèles.

Ainsi la religion du Christ a fait la conquête de la terre, et ces édifices sacrés sont comme les repaires de ce culte souverain. Autour de ces abbayes, à l'ombre de l'Eglise, se groupent mille demeures, qui en se

multipliant ont bientôt créé une vaste cité. Ne cherchons point d'autre origine au plus grand nombre de nos villes, et remontons quelques siècles pour assister à la naissance de Bruxelles.

Au sixième siècle le centre de la Gaule-Belgique était encore la proie du paganisme ; la forêt de Soigne, abritant ses mystères redoutables, couvrait en grande partie le sol sans culture. Emporté par un noble zèle, saint Géry, évêque de Cambrai, résolut de pénétrer dans cette contrée inconnue. Humble serviteur du Très-Haut, un bâton à la main, sans autres guides que la foi et la charité, il chemine à travers une espèce de désert, s'égare dans ces bois où nul chemin frayé ne se présente devant lui, souffre toutes les misères humaines sans se plaindre ; puis, s'arrêtant au seuil des rares habitations qu'il rencontre, s'avance vers ces païens qui le fuient, leur adresse les paroles les plus entraînantes, afin de les amener à la connaissance de l'Évangile ; sa voix, que l'éloquence du cœur rend si persuasive, les enchaîne ; les plus rebelles même cèdent à l'ascendant qu'elle exerce sur eux ; et ces hommes, que saint Géry a conduits vers une croyance nouvelle en ouvrant dans leur âme la source de sentiments ignorés jusqu'alors, s'agenouillent à ses pieds devant le signe de la Rédemption, pendant que l'eau sainte du baptême ruisselle sur leurs fronts régénérés.

Après de longues courses et bien des jours de fatigue, saint Géry va se reposer pour quelque temps dans une petite île formée par deux bras de la Senne ; il y trouve des maisons groupées en forme de village et qu'entourent des bois et des marais. Cette vue lui inspire le désir d'élever là un autel. Ils construisent une chapelle où chaque jour de nouveaux chrétiens viennent unir leurs prières aux siennes. Bientôt, grâce aux dons de ces disciples, la chapelle se change en une belle église ; le village s'agrandit, l'île se peuple, les arbres renversés cèdent à la demeure de l'homme le sol qu'ils

occupaient!... Quatre siècles plus tard cette ile devait s'appeler la capitale du duché de Lothier, et de nos jours la capitale de la Belgique (1).

Bruxelles s'étend en amphithéâtre sur le versant d'une colline, dans une vallée arrosée par la Senne. De magnifiques constructions, de larges et belles rues formant la ville moderne, ont remplacé les arbres séculaires de la célèbre forêt de Soigne; le faite de la montagne, partie conquise sur la forêt, est entièrement distinct de la vieille ville, qui en occupe le fond. Cette ville joue déjà un rôle important dans l'histoire au septième siècle. Charles, fils de Louis d'Outre-Mer, reçut en 980 le duché de la Basse-Lotharingie, et choisit Bruxelles pour sa résidence. Il y fit élever un palais, non loin de la chapelle de saint Gery, où d'après ses ordres on transporta le corps de sainte Gudule (2), qui pendant le règne de Charlemagne avait été inhumé dans le cloître de Moorsel.

Les mœurs anciennes des Flandres et de Bruxelles offrent une étude pleine d'intérêt; on y retrouve les corporations, les corps de métiers, formant, pour ainsi dire, une immense famille, et ces mœurs subsistent encore, vivaces, de nos jours.

A Bruxelles, comme dans toutes les grandes villes du Brabant, les *patriciens* étaient à la tête de la bourgeoisie, et se partageaient en sept *lignages*, dont chacun possédait le droit d'avoir son représentant dans le conseil dirigeant la cité.

La *gilde* de la *droperie* formait une classe intermédiaire entre les lignages et les métiers. Cette corporation réunissait les patriciens voulant se livrer au commerce en grand ou à la fabrication, et les plébéiens assez fortunés pour payer les droits d'entrée fort élevés de cette même corporation, mais en renonçant aux emplois de détaillants ou d'artisans.

Chaque corps de métier avait sa chapelle, ou tout au moins son autel, dans une église de la ville; sa caisse de secours pour les malades et les infirmes; sa hennière, portée dans les cérémonies publiques; sa maison ou sa salle de réunion; son coffre à privilège, et son valet ou huissier.

Pour être admis à exercer une profession mécanique, il fallait, pendant un temps fixé, avoir fait son apprentissage dans une ville et prouver son habileté. Si l'épreuve était favorable à l'apprenti, il devenait ouvrier, et maître lorsqu'il pouvait s'établir pour son propre compte.

Pendant le temps de son apprentissage l'adepte était tenu à se montrer docile et soumis à son maître;

et il se faisait une gloire de remplir ces devoirs imposés par la corporation. Le maître, de son côté, contractait l'obligation de veiller sur les mœurs du jeune homme qui lui était confié, et qu'il regardait comme un fils. Ce temps écoulé, l'apprenti était reçu dans la *gilde* par le doyen et les anciens du métier.

C'est encore en Belgique que l'on trouve les compagnies des *serments*.

Le serment des *arbalétriers* surtout se distinguait entre tous, et leur concours au tir offrait la plus grande pompe. — Celui qui avait abattu l'oiseau trois ans de suite était proclamé roi perpétuel, et sa place dans les fêtes était supérieure à celle du roi de l'année. Lorsque le tir était fini, on conduisait le vainqueur à l'église du Sablon, près du maître-autel, sur lequel étaient déposés les ornements qui l'attendaient, un oiseau d'or et un baudrier chargé d'orfèvrerie.... Le prêtre, après avoir solennellement béni ces objets, lui plaçait l'oiseau sur le chapeau, et le baudrier à la ceinture. Alors commençait la promenade triomphale du nouveau roi, qu'accompagnaient les *confréries* et les bourgeois, dont la présence était obligatoire dans ces cérémonies. Le cortège s'arrêtait à la *Maison du pain*, où le roi du tir offrait un splendide souper à la compagnie entière; pendant tout le temps de sa durée la cloche de Saint-Nicolas sonnait à toute volée. Le lendemain, le vainqueur fêtait ses parents; le surlendemain, ses voisins; et chacun d'eux apportait un mets et du vin pour l'ajouter au banquet, tandis que les femmes et les jeunes filles se chargeaient du dessert, qu'elles tenaient à honneur de dresser de la manière la plus gracieuse.

Mais abandonnons un instant cette époque, et remontons plus haut dans le passé, pour embrasser l'aspect que présentait Bruxelles au treizième siècle.

La grande place n'offrait alors aux regards que des maisons de bois entourées de jardins et quelques habitations en pierre, demeures féodales écrasant de leurs murs massifs les misérables réduits où végétait la foule des artisans.

Chaque siècle laissa à Bruxelles quelque édifice; en 1380, on l'agrandit considérablement, et en 1441 l'hôtel de ville fut entrepris. La tour de ce monument en est la plus belle partie; et c'est même la plus remarquable œuvre d'architecture de ce genre existant en Belgique. — La tour, placée de côté, s'élance avec une majestueuse élégance à la hauteur de trois cent soixante-quatre pieds; un saint Michel en bronze doré la surmonte, grand de dix-sept pieds, qui tourne au vent comme une girouette, et qui d'en bas semble un jouet d'enfant.

A ces monuments se rattachent des souvenirs historiques assez intéressants pour appeler notre attention; passons-les donc en revue, et arrêtons-nous d'abord devant l'admirable construction nommée la *Maison du roi*, faisant face à l'hôtel de ville. Cet édifice reçut ce nom parce que plusieurs tribunaux chargés de la conservation des domaines de la couronne y siégeaient. On le désigne aussi sous le nom de *Maison du pain*, probablement parce que dans des temps plus reculés il servit de halle où l'on vendait du pain. La façade, restaurée en 1841, est un des plus précieux restes de l'architecture du moyen âge.

Sur la façade on lit encore ces mots : *A bello & peste, à fame libera nos, Maria Pacis* (de la guerre, de

(1) On fait dériver le nom de Bruxelles de *Brockset* (marécage), ou, selon d'autres historiens, de *Brug-Senne* (Pont-sur-Senne). Si l'on se reporte au temps où saint Gery y fit son pèlerinage, la première opinion semble préférable.

(2) Sainte Gudule, devenue depuis la patronne de Bruxelles, était née au village de Moorsel, près d'Alost; elle mourut au château de Ham, à une lieue de Vilvarde, le 8 janvier 715. Elle était proche parente de Pepin de Landen, et lui avait servi de marraine et de gouvernante. En 1044, Lambert Bolderic, comte de Louvain et de Bruxelles, fit de nouveau transporter ses restes sacrés, en présence de Gérard, premier évêque de Cambrai, dans l'église de Saint-Michel, à Bruxelles, où de nos jours ils sont encore un objet de vénération pour les fidèles. Cette église se nomme communément l'église de Sainte-Gudule.

la peste et de la famine, délivrez-nous, Vierge de la Paix). — Ce fut la princesse Isabelle qui, ayant consacré cet édifice à Notre-Dame de la Paix, au milieu des calamités qui sévissaient sur sa capitale, voulut éterniser sa reconnaissance envers la sainte Vierge.

Déjà, deux siècles auparavant, en 1492, la peste avait décimé la malheureuse cité, et lui avait enlevé en quelques mois 15,000 habitants; nous ne pouvons rappeler cette époque de deuil sans offrir une pensée de gratitude à *Thierry de Munster*.

Pendant que le fléau sévissait avec le plus de rigueur, ce saint prêtre quitta son couvent de Roosendaël, et vint établir sur la grande place de Bruxelles une cabane de secours, où une table de bois servait d'autel. Puis il parcourut les rues, portant en tous lieux la consolation et le courage, soutenant les mourants, soulageant les malades, parlant de Dieu à tous!

Le sacristain qui l'aidait tomba à ses côtés; Thierry s'emparant alors de sa lanterne, la fixa à la corde qui lui servait de ceinture, et, jetant un dernier regard d'adieu à son pauvre compagnon, reprit sa marche sans hésiter; puis, tenant la sonnette d'une main, le saint ciboire de l'autre, il continua d'offrir l'hostie sainte aux agonisants. Une brasserie, dite le *Faucon*, l'abritait pendant la nuit, et, chose digne de remarque, cet établissement fut préservé de la peste. Se permettant à peine quelques instants de repos, dès que ses membres endoloris avaient retrouvé un peu de force, le disciple du Christ reprenait sa route bénie sans que son zèle se ralentit jamais pendant toute la durée de l'horrible fléau.

Citons encore, avec reconnaissance, le successeur de Thierry, Jean Roucourt, Pléban de Sainte-Gudule, si charitable, et si véritablement chrétien, qu'il se privait du nécessaire pour nourrir les pauvres. — Un jour, un homme fort riche s'étant aperçu de la nudité de la demeure du digne prêtre, lui envoya de somptueuses tapisseries, qu'il ne retrouva plus à sa visite suivante. Comme il s'en étonnait, Roucourt lui répondit avec simplicité: «Je les ai vendues pour nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ. Quant aux murs, ils auront toujours assez chaud.» — Cet homme simple et généreux mourut le 26 septembre 1676, et son souvenir est resté gravé dans le cœur de ses compatriotes, comme un des plus dignes exemples d'abnégation et de charité évangélique.

Dirigeons-nous maintenant du côté de la cathédrale de Sainte-Gudule. Quelle broderie délicate orne et couvre sa façade! Comme ses tours s'élancent sveltes et légères dans le ciel! Si l'on entre dans l'intérieur, on est ébloui par la magnificence de ses vitraux et de ses rosaces qui éclairent les arceaux de toutes les brillantes couleurs du prisme, et donnent à la nef cette teinte mystérieuse invitant au recueillement et à la prière. — Sa chaire, toute sculptée, représente Adam et Ève chassés par un ange du paradis terrestre et poursuivis par la mort. Le serpent, dont la queue rampe aux pieds de ceux qu'il a séduits, monte hardiment autour du trône de l'arbre, et va sur le couronnement du dais se faire écraser la tête sous le pied de l'enfant Jésus, que sa mère retient craintivement. — Cette chaire étrange date de 1699. — *Henri Verbruggen* mit, dit-on, vingt ans à la faire.

Il est encore un usage propre à la Flandre, et qu'on y retrouve de nos jours, — c'est celui des cloches et

des carillons. — Chaque ville tenait à honneur d'avoir les plus belles cloches, de sonner les plus jolis airs sur le carillon; — à cette époque, c'étaient les cloches qui avertissaient les bourgeois des devoirs qu'ils avaient à remplir, des dangers qui les menaçaient; c'étaient les cloches qui leur annonçaient l'heure du lever et l'heure du repos. — Les cloches, c'était l'écho de la ville vivante, appelant de leurs voix criardes, fêlées, retentissantes, aiguës ou bourdonnantes, la ville entière à la vie, à la prière, au travail. — L'église de Saint-Nicolas, qui passe inaperçue de nos jours, jouissait autrefois d'une immense importance. C'était sur le front de sa nef que se dressait la tour gigantesque servant de beffroi à la commune; elle possédait un grand nombre de cloches qu'on distinguait en diverses catégories; d'abord: la cloche d'alarme; la cloche de la vente, annonçant l'ouverture de la vente aux halles et aux marchés; la cloche du jour, apprenant le lever de l'aube à la ville assoupie; la cloche du soir; la cloche des voleurs; la cloche de la retraite, avertissant les bourgeois que l'heure de se retirer était venue; enfin la cloche des portes, annonçant aux pèlerins et voyageurs en route que la ville allait être close.

Au sommet du beffroi de Saint-Nicolas se tenait une vigie pour surveiller l'extérieur de la ville, et avertir des incendies; plus tard on lui donna deux compagnons, et l'on exigea qu'ils jouassent toutes les heures du fifre et de la trompette, afin de prouver leur vigilance. En 1760, on voulut substituer à cette vieille église mutilée une place publique; mais les paroissiens s'y opposèrent, et, de nos jours, elle est rendue au culte.

La porte de *Hal*, élevée en 1381, est la seule porte ancienne que Bruxelles conserve encore; l'épaisseur de ses murs en grandes briques, et les trois vastes salles superposées, au-dessous desquelles se trouvaient des souterrains comblés récemment, prouvent que ce monument était plutôt un château fort ou un arsenal qu'une simple entrée de ville. La salle du premier étage contient depuis 1847 les armures et armes anciennes qui formaient la première section du musée royal d'antiquités.

Terminons notre visite à Bruxelles par le récit d'un drame sanglant dont la grande place fut le théâtre, — l'exécution du comte d'Egmont et de de Horn, son fidèle et malheureux ami.

Bruxelles, après avoir longtemps résisté à toutes les secousses violentes que la Belgique avait ressenties, s'était élevée florissante sous le règne des ducs de Bourgogne; la domination de l'Autriche ne l'avait point fait décroître, et l'époque de Charles-Quint l'avait trouvée au plus haut degré de sa prospérité. Mais la rigueur de Philippe II, en faisant germer les séditions et la révolte sur le sol belge, anéantit cette prospérité qui avait résisté à tant de siècles. La doctrine de Luther à cette époque s'était créé de nombreux prosélytes dans les Pays-Bas. Philippe II, dédaignant les voies de la douceur et de la persuasion, n'employa que la force brutale, et courba ces malheureuses provinces sous un bras de fer. Des bûchers s'élevèrent partout, la terre fut couverte de débris; de vives représailles eurent lieu. Une sourde agitation parcourait les rangs du peuple, et faisait présager un terrible lendemain à ses tyrans, lorsqu'une bande d'hommes sans aveu se déclara le champion de

cette juste cause, et, se rendant par ses excès presque aussi criminelle que les Espagnols, n'épargna même point les choses inanimées. Ces Iconoclastes, assaillant tous les édifices sacrés, détruisirent les chefs-d'œuvre qu'ils renfermaient, en pillèrent les somptueux ornements, et firent suspendre les offices et cérémonies religieuses. Bruxelles, dévastée comme les autres villes, vit des milliers de fabricants quitter ses murs, en ces jours de malheur, pour transporter leur industrie dans les pays voisins, surtout en Angleterre. Le duc d'Albe, envoyé par Philippe II, outre-passant les ordres de son souverain, déploya une telle cruauté, que les citoyens les plus distingués du pays, accusés de protestantisme et de rébellion, périrent sous la main du bourreau. Le 1^{er} juin 1568, dix-sept gentilshommes furent décapités, et le 5 s'éleva sur la grande place de Bruxelles l'échafaud, tendu de noir, attendant l'illustre héros de Gravelines et de Saint-Quentin, le valeureux Lamoral, comte d'Egmont, et Philippe de Montmorency, comte de Horn.

Le comte d'Egmont était universellement aimé de ses concitoyens. — Chacun voyait en lui un défenseur, — le duc d'Albe crut voir en lui un ennemi; — sa popularité même fut, aux yeux du duc, le plus grand de ses torts. — Les habitants pouvaient mettre à leur tête cet illustre général; — il pouvait par la puissance de son nom et l'éclat de sa renommée donner un corps à la rébellion récente; — d'ailleurs il avait correspondu secrètement avec Guillaume d'Orange, qui travaillait dans les Pays-Bas à soulever son pays contre l'Espagne. — Le duc d'Albe s'empara du comte d'Egmont et le fit jeter dans un cachot.

Midi était marqué pour l'heure de l'exécution. Fort de son innocence et des immenses services qu'il avait rendus à Philippe II par ses armes victorieuses, Egmont n'avait pu croire à la réalité de sa condamnation. Lorsque, pendant la nuit, on vint la lui annoncer, il en repoussa avec force la possibilité; puis, lorsque l'évêque Rithof l'eut dissuadé de son erreur, il se résigna et se montra si grand et si calme, que de Horn, dont la colère, bien plus que la surprise, avait éclaté à la lecture de son arrêt, s'apaisa lorsqu'on lui eut dépeint la sereine contenance de son ami. Il voulut dès lors se confesser, et demanda à voir Ghislain de Vroede, curé de la chapelle (1).

Le comte d'Egmont, époux heureux et père de onze beaux enfants, n'eut qu'une seule pensée pendant ses dernières heures, l'avenir de ses pauvres orphelins et de sa veuve! — Il conjurait le ciel de veiller sur ces

êtres bien-aimés que sa mort allait laisser sans appui. Sous l'impression de cette douloureuse pensée, il humilia sa fierté jusqu'à implorer pour eux la clémence de Philippe II, lui rappelant dans une lettre chaleureusement écrite, ses services passés, et demandant en retour que la protection royale s'étendit sur sa malheureuse famille. Il confia de même au papier ses adieux à sa femme et à ses enfants, qui de leur côté implorèrent l'inflexible duc d'Albe, et répandaient en vain leurs larmes sous le regard glacé de cet homme sans pitié.

Ainsi se passa cette terrible nuit; le premier rayon d'un jour blafard venant éclairer les vitraux de la *Maison du roi*, servant de prison aux condamnés, leur annonça qu'il ne leur restait plus que bien peu de temps pour s'occuper de Dieu et songer à l'éternité. — Midi sonna; d'Egmont, vêtu d'une robe de damas cramoisi sur laquelle était jeté un manteau noir à l'espagnole, à parements d'or, et portant une toque en taffetas noir, surmontée d'une plume blanche et noire, parut et monta sur l'échafaud avec une ferme contenance, en saluant les officiers qu'il connaissait, les ayant si souvent conduits à la victoire; puis, comme son généreux caractère ne pouvait comprendre que Philippe II eût ordonné sa mort, il demanda de nouveau au capitaine *Roméro*, dont le régiment entourait l'échafaud, si tout espoir était perdu. *Roméro* haussa les épaules et détourna tristement la tête; Egmont le comprit, leva les yeux vers le ciel, s'agenouilla, et la hache du bourreau s'abattit pour la première fois!

De Horn, en montant sur l'échafaud, ne parut sensible qu'à la douleur de voir le sang qui l'inondait. Puis, remarquant le drap jeté sur le cadavre du comte d'Egmont, il demanda si c'était là le corps de son ami? Après qu'on lui eut répondu affirmativement, il fit une courte prière, et tomba avec une fermeté héroïque sous le coup de la hache ruisselante encore du sang de l'homme qu'il avait tant aimé. — Alors un frémissement convulsif parcourut la multitude groupée sur la grande place; en dépit des armes qu'on tentait de lui opposer, le peuple s'élança jusqu'aux degrés de l'échafaud pour baiser le cercueil des suppliciés, recueillir leur sang, et y tremper des fleurs. Chacun laissa éclater ses sentiments, en proclamant avec transport les noms des nobles victimes. D'Egmont surtout, l'idole du peuple belge, le héros de tant de batailles mémorables, et dont la bienveillance égalait la bravoure, fut pleuré et regretté par tout le pays; ses mânes reçurent les serments les plus solennels de vengeance et de réhabilitation.

Les restes des deux martyrs furent envoyés aux sépultures de leurs familles dans des cercueils de plomb. D'Egmont avait quarante-six ans, de Horn cinquante, et tous deux avaient eu une vie sans tache.

La vue de l'hôtel d'Egmont, occupé aujourd'hui par le duc d'Arenberg, réveille le souvenir de ce drame sanglant, que la marche du temps n'effacera jamais de l'esprit des Belges.

Cet événement ne fit, du reste, que hâter la chute de la domination espagnole. Le prince d'Orange acquit une si grande autorité dans les Pays-Bas, que les protestants y rentrèrent en grand nombre, et le 26 juillet suivant, Philippe II fut déclaré déchu de la souveraineté des Pays-Bas, pour avoir violé les droits et la liberté de la nation : désespérant de ressaisir la

(1) Le prince d'Orange, averti secrètement des intentions du duc d'Albe à l'égard de plusieurs gentilshommes, parmi lesquels il se trouvait avec d'Egmont et de Horn, avait engagé ce premier à quitter furtivement la Belgique avec lui. D'Egmont ne voulut pas croire à cette arrestation, et refusa obstinément de partager la fuite du prince d'Orange. Faisant allusion aux biens que ce prince perdait par son départ, il lui dit en souriant : « Adieu, prince sans terre... — Adieu, comte sans tête, » répliqua l'autre. Funeste prophétie, qui ne devait que trop tôt se réaliser. Le comte de Horn, qu'une étroite amitié unissait au comte d'Egmont, employa tous les moyens pour le déterminer à suivre le prince en Hollande, convaincu qu'il était de la vérité du danger. A la fin, voyant toutes ses tentatives échouer devant la sécurité de son ami, il se résigna, et résolut de mourir avec lui.

ui.
il
lé-
tre
an-
sa
ses
ôté
ent
cet

yon
la
és,
beu
er-
de
eau
une
an-
une
on-
re ;
om-
de-
égi-
du.
t la
tel ,
our

arut
on-
ivre
orps
ive-
fer-
ante
. —
ulti-
mes
jus-
cueil
des
pro-
mes.
éros
veil-
é par
plus

x sé-
omb.
ante,

ui par
rame
ais de

chute
e ac-
ie les
le 26
de la
droits
sir la





LE ROI BOIT

Journal du Commerce

Paris chez M. de la Harpe

24^e année. 1811

dominatoin intégrale des Pays-Bas, il détacha les provinces belges de la couronne d'Espagne et les donna en dot à sa fille Isabelle, épouse de l'archiduc Albert, fils de l'empereur d'Allemagne.

Ce fut, après ces temps de terreur et d'angoisse,

une ère de prospérité pour la Belgique; l'archiduc Albert et sa noble épouse répandirent la consolation sur le peuple souffrant, et la Belgique reconnaissante a gardé fidèlement leur mémoire.

LOUISA STAPPAERTS (M^{me} RUELENS).

LE ROI BOIT.

ÉPISEDE DE LA VIE DE JACQUES JORDAENS.

I

« Est-il vrai, Jacques, que tu veuilles me quitter et t'enrôler dans la bande de Rubens ? Ce bruit est arrivé jusqu'à mes oreilles, et, après tout, je n'en ai pas été surpris : le succès flatte toujours les hommes, on court du côté où il se fait le plus de tapage, et l'on oublie volontiers les maîtres qui ont vieilli. Qu'est-ce, après tout, que Rubens ? mon élève. Il ne sait rien que par moi ; et maintenant, parce qu'il a conquis la faveur publique, parce que nos plus gros bourgeois d'Anvers n'estiment rien tant que sa manière fougueuse et sa couleur étrange, il n'y a pas un apprenti peintre qui ne s'imaginerait devoir suivre les traces du maître nouveau. Quant à toi, Jacques, je n'eusse jamais cru que tu montrerais à mon égard le même oubli, la même ingratitude. »

— Le mot est dur, maître Van Ort, répliqua Jacques Jordaens, qui sentait sa main trembler en tenant le pinceau.

— Il n'est que juste, dit Van Ort, dont l'irritation était parvenue à son comble, et qui se promenait à grands pas dans son atelier. En principe, j'ai toujours blâmé ceux qui changeaient d'école ; à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un élève que j'ai choyé et traité comme un fils. Après tout, ajouta-t-il en s'arrêtant soudain et modifiant l'accent de sa voix, je n'ai pas sur toi l'autorité d'un consul ou d'un échevin ; nous avons passé un contrat volontaire, tu peux le rompre. Va donc ailleurs, si tu crois y trouver ton avantage.

— Permettez, maître, repartit le jeune homme, encouragé par le calme qui paraissait se rétablir dans l'esprit de Van Ort ; mon avantage est, à mes yeux, fort peu de chose. J'ai du courage, j'ai du temps devant moi, et par conséquent je suis à peu près certain d'arriver. Mais ce qui me touche surtout, c'est l'art. Il n'est jamais permis de négliger les moyens qu'on peut saisir d'améliorer son talent. Si j'ai songé à étudier sous Rubens, c'est que j'ai découvert en lui une certaine affinité avec ma nature, et que, grâce à ses secrets, si je parviens à les saisir, je pourrai développer ce qui est en moi. »

« Voyez-vous l'ambition ! Tout à l'heure c'était en qualité d'élève qu'il se proposait d'aller vers Rubens ; à présent, c'est comme rival !

— Pas si tôt ; mais pourquoi pas plus tard ?

— De l'orgueil !... je ne t'en jugeais pas capable.

— Non, maître, mais de l'émulation. Au reste, vos

paroles, en constatant la supériorité de Rubens, justifient ma résolution.

— Fort bien, dit Van Ort avec amertume, que rien ne t'arrête, mon garçon. Tu es libre. Mais le soir tombe, je te quitte ; il faut que j'aille à ma taverne du *Grand Cygne*. Ah ! vive un bon pot de bière pour faire oublier les ennuis de la vie ! Réfléchis avant de t'éloigner. Encore une fois, je ne te contrains pas ; ta raison te guidera... et peut-être aussi ton amitié.

— Oh ! mon amitié ou plutôt ma reconnaissance pour vous sera éternelle ! » dit Jordaens avec chaleur en présentant docilement au peintre son manteau, ses gants et son chapeau.

Il était resté seul, livré à une véritable anxiété, et repassant dans son esprit les paroles qu'il venait d'échanger avec son maître, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit, et livra passage à une femme âgée et à une jeune fille, dont la beauté avait un éclat extraordinaire, et était rehaussée par l'expression la plus modeste. Jordaens poussa un cri de joie, en même temps que sa timidité le retint à sa place. Jamais jusqu'à ce jour dame Van Ort et sa fille Catherine ne lui avaient fait l'honneur de paraître à son intention dans l'atelier, et il ne pouvait se dissimuler que cette visite était bien pour lui.

Dame Van Ort ne le tint pas longtemps en suspens.

« Jacques, dit-elle avec un accent d'intérêt maternel, le bruit de la voix irritée de mon mari nous a attirés de ce côté. Je regrette de savoir la cause du débat ; vous paraissiez avoir tant d'amitié pour nous !

— Puisque vous avez entendu les reproches, dit Jordaens en baissant les yeux, vous avez dû aussi, madame, entendre ma réponse. Elle n'a pu vous laisser ignorer quels sont mes sentiments à l'égard de maître Van Ort. Plus tard il me rendra justice ; mais, vous qui êtes calme, appréciez mieux ma conduite. Je me considère toujours comme l'élève du peintre habile qui le premier a guidé mon pinceau en allant chez Rubens, je ne fais qu'obéir à mon devoir, qui est de chercher autant que possible la perfection.

— Sans doute ; mais...

— Ai-je tort, oui ou non ?

— Je ne dis pas que vous ayez tort ; cependant...

— Ma bonne mère, dit vivement Catherine, voulez-vous me permettre de donner mon avis ?

— Pourquoi pas ? répondit dame Van Ort un peu étonnée.

— Eh bien, il me semble que M. Jordaens doit, avant tout, songer à son avenir, et qu'il serait mal d'exiger de lui le sacrifice de sa liberté. Si Dieu l'a inspiré, nul ne saurait lui demander compte de ses résolutions.

— Il se peut, objecta la mère, mais Van Ort ne comprendra jamais ces raisons-là. Ma fille toute la première sait ce qu'il y a de fixité dans ses idées, et combien il est difficile de le faire changer. Depuis trente ans que son propre frère Samuel est parti après avoir dissipé sa part d'héritage, il n'a plus voulu entendre parler de lui. Ni mes représentations ni mes prières ne l'ont fléchi à ce sujet.

— Eh bien, dit Catherine, j'entrevois un moyen de tout concilier.

— Parlez, oh ! parlez vite, mademoiselle ! s'écria Jordaens le cœur plein de joie.

— Le voici : vous pourriez faire deux parts de votre temps, en consacrer une à Rubens, l'autre à votre premier maître, et je gage que cet arrangement ne déplairait pas à mon père.

— Vous êtes un ange du ciel ! dit le jeune homme en battant des mains et se disposant à sortir.

— Où courez-vous ? demanda la mère.

— Trouver maître Van Ort.

— Dans quel but ?

— Vous le saurez bientôt. »

Au bout de quelques minutes, Jordaens arriva devant la taverne où le peintre tenait ses assises accoutumées, une pipe à la bouche et des cartes dans les mains. Il l'aborda d'un air riant. L'artiste prit d'abord un air sévère, bien qu'au fond il fût flatté de cette espèce d'amende honorable. Il écouta tranquillement le plan formé par Jordaens, puis il dit en hochant la tête :

« Tiens, tiens, ce n'est pas si maladroit, mon garçon. Tu t'arranges pour être bien avec tout le monde. De la part d'un autre, cette idée me semblerait un calcul ; mais toi, je t'en sais incapable. Tu as du feu, trop peut-être, mais tu es sans duplicité. Voyons, tu donnerais sur les six jours de travail trois à Rubens, trois à moi ? J'accepte pour la singularité du cas. »

Puis, remplissant d'une bière écumante son grand gobelet d'étain, le peintre l'éleva en l'air d'une façon magistrale.

« Le roi boit !... s'écria gaiement Jordaens.

— Si c'est la royauté de l'art que tu m'adjuges, dit Van Ort, j'accepte. Ah çà ! ajouta-t-il en baissant la voix et se penchant vers son élève et vers l'échevin Coppel, qui faisait ce soir-là sa partie, qu'est-ce qu'il a donc ce vieillard qui est là-bas à me regarder si fixement ? Je n'aime point ces visages d'inquisiteurs. Le connaissez-vous, mon cher Coppel ?

— Nullement, maître.

— Et toi, Jordaens ?

— Pas davantage. »

En répondant ainsi, le jeune homme s'était tourné à demi et avait observé le personnage mystérieux qui causait de l'ombrage à Van Ort.

« Une belle tête ! dit-il. Quelle barbe magnifique !

— C'est cela, dit à son tour le peintre ; il admire tout de suite, l'enthousiaste. Quant à moi, j'ignore pourquoi cet homme m'inquiète, me gêne. Ses yeux ne m'ont pas quitté depuis le moment où il est entré.

— Peut-être a-t-il besoin d'assistance...

— Bon ! bon !... si c'est un pauvre, un fainéant, qu'il ne me demande rien.

— Cependant...

— Ne va pas faire le généreux et me l'attirer. Les vagabonds ne m'ont jamais plu. »

Le vieillard avait-il saisi quelqu'une de ces dures paroles ? Nous l'ignorons ; mais bientôt après il se leva gravement et alla se placer au fond de la taverne, à la dernière table.

Van Ort respira, comme si sa poitrine eût été allégée d'un poids considérable.

Et Jordaens sentant un vague intérêt pour cet inconnu, le suivit d'un regard compatissant.

II

Peu d'années suffirent à Jordaens pour devenir d'élève un maître à son tour. Si le ciel n'eût pas donné Rubens à la Flandre, Jordaens eût pu suppléer ce grand artiste. Il n'avait pas moins d'abondance, de facilité, de fougue. Sauf l'exquise distinction qu'il n'avait pu aller étudier de près chez les Italiens, il possédait toutes les qualités qui font l'homme supérieur. Nulle difficulté n'arrêtait son pinceau ; en quelques jours il créait une œuvre achevée. Déjà les souverains étrangers connaissaient, estimaient son nom, quoiqu'il dit avec simplicité : « Je ne suis que l'élève de Van Ort et de Rubens, » et le roi de Suède Charles-Gustave lui avait commandé douze tableaux de la Passion.

Il était arrivé à cet heureux instant où chaque pas est un achèvement vers la gloire et la fortune, lorsque Rubens lui dit un jour :

« Je vais partir pour la France, où je porte mes compositions en l'honneur de Sa Majesté la reine Marie de Médicis. Il y aura des retouches à faire. Je compte t'emmener. »

Jordaens s'inclina, car il était habitué au respect et à la soumission. Mais il y avait encore un homme qu'il respectait et aimait, et il alla demander conseil à Van Ort.

Comme il traversait la rue Renders, qu'habitait son ancien maître, il s'arrêta tout à coup, frappé d'étonnement, devant un vieillard qu'il reconnut aussitôt pour celui-là même qui avait causé une si désagréable impression à Van Ort. Avant qu'il fût remis de son étonnement, le vieillard mit son chapeau à la main et l'aborda en lui demandant avec une certaine timidité la faveur de l'entretenir.

« Parlez, dit Jordaens d'un ton de franche bonté. Puis-je vous être utile ?

— Oui, monsieur. Voudriez-vous m'admettre à poser devant vous ?

— Mais très-volontiers. Nulle part je ne trouverais une tête qui convint mieux aux travaux que j'ai à exécuter. Cependant il y aura peut-être un obstacle...

— Lequel ? dit tristement le vieillard.

— Si j'étais obligé de partir dès demain pour la France...

Jordaens s'empressa d'ajouter :

« Je ne sais pas encore. J'ai besoin de prendre les conseils de mon cher maître Van Ort. En tout cas, croyez que ma bourse est à votre disposition, et veuillez m'aller attendre chez moi. »

Il lui indiqua son adresse, et le quitta pour entrer

chez Van Ort, qu'il trouva en compagnie de sa femme et de sa fille.

« Ah! voilà mon digne élève! s'écria le peintre. J'ai de tes nouvelles, mon gaillard. Peste! rien qu'une commande du roi de Suède! Pour peu que cela continue, tu feras bientôt le tour des souverains. J'espère à présent que tu n'es point fâché d'avoir patiemment suivi mon école et écouté mes conseils. Ce n'est pas ton Rubens tout seul qui t'eût conduit si loin. »

Jacques ne put s'empêcher de sourire, quelque préoccupation qu'il eût au fond de l'âme. Mais presque aussitôt le sentiment de la réalité amena un soupir sur ses lèvres.

« Je vous remercie bien, dit-il, de la bonne opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas oublié quelle dette j'ai contractée envers vous, et jamais je ne l'oublierai. Mais, de grâce, mon cher maître, soyez plus équitable envers Rubens... »

— C'est bon, c'est bon; je sais ce que j'ai à penser. Quand tu as eu des travaux à exécuter avec lui pour Sa Majesté le roi d'Espagne, il a eu soin de te faire peindre les cartons seulement, parce que la détrempe n'a ni l'éclat ni la solidité de la peinture à l'huile.

— Je vous en supplie, laissez là des suppositions blessantes pour un si grand homme, qui n'a à craindre aucun rival. »

Van Ort allait s'irriter, lorsqu'un geste de sa femme et de Catherine le calma.

« Enfin, dit-il, ta visite a-t-elle un but? As-tu du nouveau à m'apprendre? »

— Ce fut avec un certain embarras que Jacques répondit :

« Du nouveau!... oui, mon cher maître. Rubens part pour la France, où l'appelle Marie de Médicis; il a besoin de moi et m'a prié de l'accompagner. »

A cette confidence allait succéder une tempête; mais Van Ort s'aperçut que sa fille venait de couvrir de ses mains son visage baigné de larmes.

« O ciel!... mon enfant qui pleure!... Qu'est-ce donc, mon Dieu!... Catherine, Catherine, qu'y a-t-il? Ne me cache rien!... Je ne veux pas que tu pleures, moi qui ne t'ai jamais causé aucun chagrin. »

Jordaens se joignit au peintre.

« Mademoiselle Catherine... cela me fait bien de la peine aussi... Mes paroles vous auraient-elles désolée, vous qui êtes si bonne, vous pour qui j'ai tant d'amitié?... »

Catherine releva la tête; un sourire d'ange avait succédé à son air d'affliction.

« Allons, dit-elle, que Dieu vous protège, monsieur Jordaens; et si vous devez rester en France... »

— Lui! s'écria impétueusement Van Ort, je lui défends d'y aller! »

Jordaens le regarda avec un mélange d'étonnement et de soumission, en disant :

« Je suis venu prendre votre avis, et vous savez, maître, que j'ai trop l'habitude de vous obéir pour résister à vos ordres, dussent-ils me paraître nuisibles à mon avancement. »

— Vous entendez, mon père, dit Catherine. Monsieur Jordaens trouvera un grand avantage dans ce voyage. Bénissez-le et qu'il parte.

— Non, non, je le répète, il ne partira pas. Ah ça! mon cher garçon, t'imagines-tu que je sois un despote, et que je veuille te retenir à Anvers, qui s'ho-

nore de ton talent, sans t'offrir une compensation?

— Une compensation, à moi? murmura Jacques interdit et rouge d'émotion.

— Par ma moustache! je crois qu'il commence à comprendre. Ecoute, de tous mes biens en ce monde, le plus précieux, c'est ma Catherine... Mes enfants, donnez-moi vos mains pour que je les unisse. »

Les deux jeunes gens ne purent proférer une parole; mais, par un mouvement instinctif, ils s'agenouillèrent devant le vieux peintre, qui les fiança en élevant ses regards au ciel.

Heureuse journée! douce causerie où l'on fit mille projets de travail, mille rêves, tandis que Van Ort disait à sa femme :

« C'est égal, je suis content, je l'ai emporté sur Rubens. Jacques nous restera, et je compterai un enfant de plus! »

Mais tout à coup, au milieu de cette charmante intimité, une pensée frappa Jordaens. Il songea au pauvre vieillard qui l'attendait.

« Mon Dieu! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc? demandèrent les assistants assez surpris.

— J'avais oublié... un malheureux qui m'a abordé dans la rue comme je venais ici, et m'a prié de le recevoir chez moi.

— Hum! fit Van Ort, ne faut-il pas se déranger pour le premier venu?

— Pardon, mon père, dit Jordaens, mais il me semble que si je manquais à ma promesse envers cet infortuné, cela ne porterait pas bonheur à mon mariage. »

Catherine se joignit à son fiancé, qui sortit à la hâte, préoccupé du mystérieux vieillard.

III

L'inconnu n'était pas entré chez Jordaens; mais avec une discrétion craintive, il s'était assis sur un banc de pierre, près de la porte, et il attendait, le visage penché vers le pavé.

« Excusez-moi, dit Jacques, je sors de chez mon maître, où j'ai été retenu longtemps. Le bonheur m'avait fait perdre la mémoire. »

Un rayon brilla dans les yeux de l'inconnu.

« Le bonheur? répéta-t-il; est-ce qu'il existe sur la terre? »

— Sans doute, pour qui remplit son devoir et cherche avant tout les satisfactions de sa conscience.

— Vous dites vrai, monsieur.

— Entrons, entrons vite. Vous n'êtes que trop resté dans la rue. »

Le jeune homme introduisit le vieillard dans son atelier, où resplendissaient quelques esquisses des tableaux de la Passion.

« Tenez, dit-il, voici un personnage que je dois représenter plusieurs fois; c'est saint Pierre: vous me serez très-utile pour cette figure. »

— Je suis à votre disposition, monsieur. Comment faut-il me placer?

— Ah! je vois que vous n'êtes pas habitué à poser.

— En effet, c'est la première fois que cela m'arrive. »

Jordaens contempla son modèle avec intérêt. Laisant là ses crayons, il s'approcha du vieillard et lui prit les mains.

« Vraiment, dit-il, j'ignore pourquoi votre vue m'émeut ainsi, pourquoi j'hésite à accepter l'offre que vous m'avez faite. Soyez sincère avec moi : avouez-moi qui vous êtes et quelles sont les circonstances pénibles qui vous ont amené à offrir vos traits vénérables à mon pinceau. Vous feriez injure à mon cœur d'artiste si vous éprouviez vis-à-vis de moi une fausse honte.

— Votre extrême bonté m'encourage, monsieur, dit le vieillard en essuyant ses yeux humides. J'ai beaucoup voyagé, et franchement j'ai rencontré peu d'hommes comme Jordaens. L'élévation des sentiments s'accorde avec celle du mérite. Écoutez donc, puisque vous voulez un aveu complet. J'ai connu la richesse, mais je l'ai connue trop tôt, à l'âge de l'expérience : de folles dépenses, un luxe déréglé, des amitiés trompeuses m'entraînèrent dans une voie fatale, au bout de laquelle est la ruine. J'avais un frère aîné, plus sage que moi : je repoussai ses conseils, je m'irritai de ses remontrances. Alors il me ferma son cœur et cessa de me voir. Le jour qu'il avait prédit arriva ; je me trouvais sans ressources. Que faire, hélas ? Je n'avais pas acquis l'habitude si précieuse du travail. On recrutait des soldats pour les Indes orientales : je m'offris et fus accepté. La casaque sur le dos, je partis. Inutile de vous raconter tout ce que j'ai souffert sur une terre lointaine et brûlante où je n'avais ni un parent ni un ami. Tour à tour j'ai été soldat, matelot, puis trafiquant. Rendu enfin à la raison par mille épreuves, je devins aussi économe que j'avais été prodigue. Dans ma dernière condition je n'eus plus de trêve que je n'eusse amassé un pécule suffisant pour me relever aux yeux de ma famille ; car c'était à elle que je pensais sans cesse, c'était pour elle que travaillait l'enfant prodigue.

— Vous n'êtes donc pas indigent, comme votre costume le ferait croire ? dit Jordaens avec une espèce de satisfaction.

— Dieu merci non, monsieur ; mais j'ai pris ces dehors plus que simples afin de n'être point reconnu à Anvers. La première fois que j'y suis revenu, je n'avais qu'un désir : revoir mon frère. Aujourd'hui je ne veux pas m'éloigner sans que ce frère chéri m'ait embrassé et pardonné.

— C'est fort bien ; mais maintenant en quoi puis-je vous être utile ?

— Quoi ! n'avez-vous pas deviné que le frère dont je vous parle n'est autre qu'Adam Van Ort ?

— O ciel ! vous seriez ce Samuel dont il a prononcé plusieurs fois le nom devant moi ?...

— Il ne m'avait pas oublié !... dit à son tour le vieillard avec attendrissement. Mais non, ajouta-t-il d'un ton triste, ce souvenir était accompagné d'amertume : ne me le cachez pas, monsieur.

— En effet, je l'avoue.

— Eh bien ! voici quel était mon plan et pourquoi je me suis présenté à vous. J'avais dessein de vous révéler mes peines dès que j'aurais gagné votre confiance. Votre confiance généreuse ne s'est pas fait attendre, j'en rends grâce à Dieu. Je me disais donc que la générosité ordinaire à votre âge vous déterminerait à plaider ma cause auprès d'Adam, qui vous considère comme son meilleur élève...

— Bien plus, il m'accorde le titre de son fils !

— Se peut-il !... il vous donne sa Catherine, qui, dit-on, est un ange !

— Oui, monsieur ; et voilà ce bonheur dont je vous parlais. Mais je ne veux pas être le seul à être heureux, et il me serait doux que mon entrée dans la famille Van Ort fût le signal de votre retour parmi les vôtres.

— Comment faire ?

— C'est ce que je me demande. Maître Van Ort n'est pas homme à abandonner facilement ses préventions. J'essayerai cependant, je sonderai le terrain.

— Ce sera difficile, ne vous le dissimulez pas.

— Quel mérite y aurait-il à tenter une chose trop aisée ? dit Jordaens avec chaleur.

Et embrassant le vieillard :

— Tenez, ajouta-t-il, mon cœur m'annonce une victoire. Ne vous alarmez pas, je serai prudent. Évitez la rencontre de votre frère, et revenez ici demain savoir des nouvelles. »

Jacques retourna chez son futur beau-père, où il était déjà impatiemment attendu.

« Ah ça ! dit maître Van Ort, j'aime à aller rondement en besogne. J'ai donc conçu l'idée de célébrer les fiançailles dès jeudi prochain, le jour des Rois ! Nous ferons la fête en famille, et je compte sur mon gendre pour me tenir tête. »

Ces paroles mirent Jordaens à l'aise. A l'instant même son plan fut tracé dans son esprit.

« Vous m'enchantez, dit-il ; mais j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ? parle ; si c'est possible, c'est accordé.

— C'est très-possible. Permettez-moi d'amener à notre petite fête un ami, un voyageur... »

Van Ort fronça le sourcil en disant :

« Est-ce que tu y tiens beaucoup ?

— Beaucoup !

— En ce cas, fais ce qu'il te plaira. Et qu'est-ce que ce voyageur ?

— Un homme excellent, digne d'intérêt.

— Ah ! ceux qui reviennent de loin en ont toujours long à conter !

— Celui-là est l'honneur et la franchise mêmes.

— C'est ce que nous verrons. »

Le jeudi arriva ; une table somptueusement dressée attendait les convives. Jordaens parut chez Van Ort avec l'étranger. A l'aspect de ce dernier, le peintre frémit. Il avait reconnu son homme de la taverne du *Grand Cygne*. Celui-ci s'inclina gravement, et, saluant les convives avec l'expression de la reconnaissance, il dit :

« J'ai mille remerciements à vous faire, vous qui voulez bien, sur la recommandation du bon Jordaens, m'admettre à votre fête de famille.

— Oui, oui, grommela Van Ort, c'est entendu. Pas de cérémonies.

— Voici la belle fiancée ! ajouta le vieillard d'un ton pénétré. Puisse le ciel être favorable à son union ! »

Van Ort avait envie de riposter à ce vœu touchant par quelque bourrade. Il n'osa en voyant que Catherine et Jordaens s'inclinaient sous la main du vieillard.

« A table ! » cria-t-il.

Sur un plateau était posée une couronne de vermeil destinée à ceindre le front du roi de la fève.

Au dessert, le gâteau fut apporté.

« Hé ! attendez-moi ! » dit une voix grotesque.

C'était Tobie Kriken, le *fou d'Anvers*, avec sa marotte, son bonnet surmonté de deux espèces de cornes et sa face enluminée. Tobie avait, de par sa démenche joyeuse, le droit d'entrer partout où il lui plaisait. Van Ort, qui s'amusait de ses propos, l'accueillait en riant.

« Viens, Tobie, tu auras ta part du gâteau.

— J'y compte, dit le fou. Il n'y a pas de bonne fête sans Tobie, et surtout chez les peintres, qui sont un peu mes cousins germains. Ah ! ça serait beau si j'avais la fève !

— Le hasard est bien capable de faire cette bouffonnerie, dit Van Ort. Mais quelle reine prendrais-tu ?

— Mille *polders* ! Catherine.

— Rien que cela ! Et que lui donnerais-tu à ta reine ?

— Deux onces de patience pour entrer en ménage.»

Un rire bruyant suivit ces paroles. Seul, le vieillard était resté grave et silencieux. Parfois Van Ort l'observait d'un œil inquiet. Il fut aussi bientôt l'objet de l'attention de Tobie.

« Tiens, dit le fou, voilà un aïeul que je ne connaissais pas. Est-ce un ambassadeur du Grand-Turc ? ou un honnête juif d'Amsterdam ? ou encore un illustre membre de la famille ?

— Vous avez peut-être fini par la vérité, » dit à son tour le vieillard.

A ces mots, Van Ort tressaillit, tandis que Jordaens était sur les épines.

« A qui la fève ? demanda le fou. Quel dommage ! je ne l'ai pas ; mais je me consolerais en buvant à la santé de Sa Majesté. A qui la fève ?

— A moi ! » répondit le vieillard.

Il la montra, aux applaudissements de Catherine, de sa mère et de Jordaens, et ayant pris la couronne qu'il posa sur son front, il tendit son verre.

« Le roi boit ! crièrent les convives.

— Choisissez votre reine, » dit Jacques en souriant. Le vieillard indiqua Catherine.

« Eh bien ! dit vivement le fou d'Anvers, puisque vous m'avez détrôné, quel cadeau ferez-vous à madame ?

— Ma tendresse la plus vive.

— Oh ! oh ! c'est bien creux.

— Et de plus... »

Tirant alors de la grande poche de sa simarre un portefeuille garni amplement de valeurs considérables, le vieillard l'ouvrit et le tendit à Jacques en disant :

« Mon enfant, voici ce que le roi de la fève offre à la fiancée. Acceptez ce don de mon amitié ; je sais quel bon usage vous en ferez. Celui qui remplit déjà l'Europe du bruit de son nom, celui-là saura être digne de la fortune comme il l'est de la gloire. Quant à moi, je dois me retirer ; je suis content, j'ai obtenu ce que je désirais... Jordaens, Catherine, n'oubliez pas dans vos prières Samuel Van Ort.

— Samuel !... » tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches.

Il y eut un peu d'irrésolution chez le peintre. Mais le sentiment qui le retenait n'eut que la durée d'un éclair ; il se leva pour se jeter dans les bras qui lui étaient ouverts.

« Mon pauvre frère !... Au diable les rancunes ! »

Et déjà Catherine était suspendue au cou de son oncle.

« Merci, Jacques, dit Van Ort, toi qui me donnes un fils et me rends un frère. »

Et comme les questions se croisaient, le fou dit avec impatience :

« Ça, remettons-nous donc à table. Le sentiment dessèche le gosier.

— Il a raison, dit Jordaens en riant. Sois tranquille, Tobie, je ferai un tableau de notre scène de famille, et je ne t'oublierai pas.

— Bravo ! me voilà sûr d'arriver *ad secula* ! »

Samuel s'était remis à sa place ; il tendit son verre à un valet qui l'emplit, puis il le porta à ses lèvres.

Et l'assistance entière s'écria d'une seule voix et avec l'expansion du bonheur :

« Le roi boit !

— *Le Roi boit !* répéta Jordaens. J'appellerai ainsi mon tableau (1). »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Cette œuvre remarquable, dont nous donnons une gravure, est au Louvre avec six autres toiles du même maître. Elle a 1 m. 52 c. de hauteur, et 2,04 de largeur. Elle est estimée 10,000 francs.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRES POÉTIQUES.

Par A. BRIZEUX (1).

Jamais les chantes n'ont manqué à la vieille Armorique. Elle a traversé les siècles en enfantant toujours des fils amoureux de sa gloire, épris de la sauvage beauté de ses mers et de ses landes, et inspirés du ciel pour faire goûter à d'autres ce qu'ils avaient tant aimé eux-mêmes. Depuis le temps du bon roi Judicaël jusqu'à nos jours, elle serait longue la liste des poètes bre-

(1) Se vend chez M. Hachette, éditeur, rue Pierre-Sarrazin, n° 14. Prix : Paris, 3 fr. 50. Par la poste, 4 fr. 25.

tons, tous enivrés par ce cri qui sortait du cœur de l'un d'entre eux : *Tant que la vie sera en moi, ma pensée sera pour mon pays !* MM. de la Ville-Marqué, Souvestre, Pitre-Chevalier nous ont fait connaître les anciennes poésies, les traditions populaires écrites et racontées en langue bretonne ; les écrivains de nos jours ont adopté la langue de la patrie commune, de la France, mais leurs cœurs sont demeurés bretons, c'est-à-dire pleins de foi et de patriotisme. Nos lectrices ont déjà distingué parmi eux M. Violeau, à qui elles ont dû une charmante poésie dont les sentiments élevés et le langage pénétrant et simple ont été si vive-

ment appréciés (1). M. Brizeux, dont le recueil vient d'être couronné par l'Académie française, est aussi un digne enfant de la noble et chrétienne Armorique, et sa plume, autrefois on aurait dit sa harpe, n'a jamais célébré autre chose que cette contrée, si chère à tous ses fils. Il en a tracé une première esquisse dans l'idylle intitulée *Marie*, un tableau plus étendu dans le poème des *Bretons*, et les *Histoires poétiques* complètent ce travail où revivent les souvenirs, les légendes, les paysages de la Bretagne; où l'on sent circuler en quelque sorte l'air pur des campagnes, le souffle sauvage et libre de l'Océan. Les *Histoires poétiques* ont toutes un but bien net et bien marqué : le *Missionnaire* raconte la vieille foi des Bretons; les *Pêcheurs*, les *Bains de mer*, la vie des habitants des grèves; le *Laboureur*, les *Moissonneurs*, la vie des champs; les *Écoliers de Vannes*, l'antique fidélité monarchique. Le langage de M. Brizeux est pur, harmonieux, sensible; on y trouve l'élégance classique heureusement alliée à une liberté d'allures plus moderne; il voit les choses telles qu'elles sont : ses bergères ne sont ni des Phylis ni des Estelles, ses laboureurs ne sont pas des Tyrcis, mais au fond des natures les plus rustiques, il sait trouver le filon d'or de la véritable poésie : celle des sentiments et de la foi. Il est vrai que les Bretons, peuple à part dans la grande famille française, ayant conservé, au milieu d'une nature vierge, l'originalité de ses mœurs, de son costume, de sa langue, de ses traditions, prêtent plus à la poésie que les paysans picards, les ouvriers de la Flandre ou les vigneron de la Bourgogne, et le talent de M. Brizeux doit quelque chose à la race dont il est lui-même issu, et qui lui a servi d'inspiration et de modèle.

Nous croyons faire plaisir à nos lectrices en empruntant quelques vers à ce charmant recueil :

Le Chant des Pêcheurs.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatients de bondir sur les flots,
De sentir sur les bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
Tout était bleu : le ciel et la mer; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce havre de Vannes,
À l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet, et l'autre un aviron;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la buche,
Du porc salé, du vin, et pendant les adieux
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.
Les chaloupes enfin, se défilant entre elles
Comme de grands oiseaux, déployèrent leurs ailes.
Celle qui la première ouvrit sa voile au vent,
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labours et de longues années.
Ses cheveux tout crépus semblaient un goémon;
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon ?

Nul, excepté son fils, au front rude, aux mains glauques,
Homme doux dont la voix à toujours des sons rauques.
Leur pays c'est Eun-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfants jouer au bord des vagues,
Et ceux qui, tout le jour, le long des murs assis,
Inutiles vieillards n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés, devant les flots saumâtres,
Savouraient leur jeunesse, au reste indifférents.
Alors pour éclaircir le front de leurs parents,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce :

Ah! quel bonheur d'aller en mer !
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne.
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Saint Pierre, André, Jacques et saint Jean,
Fêtes tous quatre une fois l'an,
Étaient ce que nous sommes.
Et ces grands pêcheurs de poissons
À leurs filets, leurs hameçons
Prîrent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur,
Il cria : Sauvez-moi, Seigneur !
Sauvez-moi, car je sombre !

Le bon Jésus marchait sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille;
Allons, prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail,
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau :
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parents étaient heureux d'entendre.
La barque dépendant au large s'en allait;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta sur la proie inclinée.
Mais au soleil couchant l'horizon devint noir,
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir !

Ceci n'est que le commencement du drame; la tempête, le retour des marins échappés aux flots, leur quête auprès des laboureurs dont les offrandes leur rendent une barque et des filets, achèvent le poème, tout empreint de grâce et d'originalité. Il faudrait pouvoir

(1) *L'Incurable*. Voir le numéro d'Octobre 1855.

tout citer, mais nous devons vous laisser le plaisir de chercher et de découvrir à votre tour les nombreuses beautés contenues dans ce livre, dont nous ne voudrions retrancher qu'une page, celle qui renferme l'éloge d'un Breton, d'un chrétien, d'un prêtre, — autrefois l'honneur de la Bretagne, la gloire de l'Eglise et du sacerdoce, mais qui a trahi son pays et sa mère par son apostasie.

Nous voudrions pouvoir citer aussi la délicieuse

histoire des *Écoliers de Vannes*. L'héroïsme juvénile de ses compatriotes a inspiré à l'auteur quelques-unes de ses meilleures pages. Les *Bains de mer* sont un tableau naïf et plein de naturel, et les moindres petites pièces de ce recueil ont à la fois la grâce exquise de la forme et l'attrait puissant de la vérité. L'auteur, avant de peindre, a regardé; avant de raconter, il a senti.

M. F.

Littérature Etrangère.

Al Nacimiento de Nuestro Señor Jesucristo.

SONETO.

Oscura noche sepultaba al mundo,
Sombrio rey de las tinieblas era
Quien le guiaba en su fatal carrera
Al principio lóbrego y profundo.

Al culto de los ídolos inmundo
Alzaba impías aras do corriera
La sangre humana en la funesta hoguera,
Grato holocausto al ángel furibundo.

Múdase todo, estrella refulgente
Se vé lucir y amanecer el día
Por las rosadas puertas del Oriente.

Huyen las sombras, cae la idolatría,
Luzbel esconde su orgullosa frente :
Nació en Belem el Hijo de María.

F. M. y M.

Sur la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SONNET.

Une nuit obscure couvrait le monde; c'était le sombre roi
des ténèbres qui le menait dans sa course fatale vers un
but funeste, vers l'abîme.

Le monde élevait au culte honteux des idoles des autels
impies d'où le sang humain coulait sur l'odieux bûcher,
holocauste agréable à l'ange du mal.

Tout est changé : on a vu une étoile lumineuse briller,
amenant le jour par les portes empourprées de l'Orient.

Les ombres se dissipent, l'idolâtrie tombe, Lucifer cache
son front orgueilleux... Le Fils de Marie vient de naître à
Bethléem !

M^{lle} LOUISE MERCIER.

MADemoiselle DU VIGean.

PETITES SCÈNES DU TEMPS PASSE.

I

La noble demeure des Montmorency et des Condé, Chantilly n'avait pas encore subi l'outrage des révolutions, et resplendissait de sa beauté première; on y voyait ces magnificences que Bossuet lui-même n'a pu s'empêcher de louer, *ces superbes allées, ces jets d'eau qui ne se taisaient ni le jour ni la nuit*, et un grand mouvement animait ces lieux, aujourd'hui si solitaires. Dans les cours piaffaient les chevaux, tenus en laisse par des valets à la livrée de Condé et par des dragons du régiment de Conti; les domestiques, portant des malles, des armes, des effets de voyage, se heurtaient dans les corridors, tout annonçait les préparatifs d'un départ. Dans les salons, plus silencieux que de coutume, les amis, les parents, les courtisans des Condé semblaient aussi sous une impression sérieuse et triste, et dans un cabinet tout orné des peintures du Primatice, madame la Princesse recevait les adieux de son fils, du duc d'Enghien, de celui que

l'avenir et les ennemis de la France devaient appeler le grand Condé. Ce jeune homme, que ses traits fiers, son profil d'aigle, sa tournure guerrière rendaient si remarquable, semblait douloureusement ému; incliné devant sa mère, il écoutait, pâle et pensif, ses dernières, ses tendres recommandations, et souvent il jetait un regard furtif vers sa sœur, mademoiselle de Bourbon, qui, debout derrière leur mère, pleurait avec amertume, en appuyant sa belle tête, inondée de pleurs, sur l'épaule d'une jeune fille qui lui serrait doucement les mains. Ce groupe, triste et charmant, semblait attirer toutes les pensées de Condé, et il eût mérité à plus d'un titre d'occuper les pinceaux d'un artiste ou les talents d'un poète; la grâce de mademoiselle de Bourbon, plus touchante sous les larmes, ne pouvait le céder qu'à l'angélique beauté de sa jeune compagne. Celle-ci, pâle, agitée, n'osait pleurer, elle pensait que l'expression vive de la douleur ne lui était pas permise, mais ses yeux se portaient du frère à la sœur, et l'on pouvait y lire toutes les douleurs d'une

âme combattue. Elle rougit beaucoup lorsque le duc, après avoir reçu à genoux la bénédiction de sa mère, se rapprocha de sa sœur. Les deux jeunes filles s'étaient retirées dans l'embrasement d'une fenêtre. « Adieu, ma sœur, dit-il, aimez-moi toujours et pensez quelquefois à moi... je vais courir les aventures comme les héros que vous aimez tant. »

— Revenez bien vite, mon frère, répondit-elle, et ne vous exposez pas trop. »

Il sourit et embrassa sa sœur avec une tendre affection fraternelle. Puis, se tournant vers mademoiselle du Vigeon : « Adieu! dit-il, en s'inclinant vers elle, adieu, ne m'oubliez pas! »

Elle osa le regarder : des larmes baignaient ces yeux si fiers, toute la douleur des adieux était peinte sur ce front majestueux... il s'éloigna rapidement... l'on entendit dans les cours les clairons et le pas des chevaux... les dames coururent aux balcons pour saluer encore une fois le jeune duc allant en campagne. Marthe du Vigeon, retenue par un sentiment de délicate modestie, resta en arrière ; une autre jeune fille, que l'on nommait mademoiselle d'Épernon, s'approcha d'elle, et lui serra la main en disant à voix basse : « Le duc vous aime, il part... hélas! que je vous plains! »

II

La reine Anne d'Autriche tenait ce soir-là un cercle au Louvre, et réunissait dans le vieux palais de nos rois une cour nombreuse, où la gravité espagnole semblait dominer bien plus que la gaieté française. Le roi, plus mélancolique que de coutume, s'était retiré dans un petit salon, où il jouait silencieusement aux échecs avec le grand écuyer Cinq-Mars, alors à l'apogée de sa faveur ; le cardinal de Richelieu causait avec M. le Prince ; la reine, entourée de ses dames d'honneur, regardait d'un œil indulgent quelques jeunes filles, qui, dans un salon voisin, dont les portes étaient restées ouvertes, dansaient entre elles des menuets et des passe-pieds. Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston, brillait au milieu de ce groupe charmant ; en face d'elle figurait l'héritière de Rohan, la belle Marguerite. Mademoiselle d'Épernon et Marthe du Vigeon regardaient ces danses sans y prendre part ; bientôt Mademoiselle, fatiguée, vint les rejoindre et s'assit entre elles, en fixant tour à tour sur les amies ses grands yeux bleus pénétrants. « On n'a pas de nouvelles de mon cousin d'Enghien ? dit-elle tout à coup ; madame sa mère en est fort en peine, et ma gouvernante, la comtesse de Fiesque, est également en souci sur le sort de son neveu, le beau chevalier de Fiesque... »

Ces paroles, dites avec la liberté et l'enjouement malin de l'adolescence, firent tressaillir les deux jeunes filles, et Mademoiselle put s'apercevoir que ses coups avaient porté. « On attend un courrier ce soir, reprit-elle ; M. le cardinal désire fort être rassuré sur l'armée qui assiège la ville d'Aire, et qui se trouve menacée par le cardinal infant. — Celui qui n'a de cardinal que le nom, et que l'on destine, ainsi l'ai-je oui dire, à la plus noble demoiselle de France ? » répondit mademoiselle d'Épernon, qui avait repris son assurance.

Mademoiselle de Montpensier secoua la tête, prit la main de son amie, et lui dit sérieusement : « Mignonne, je ne veux pour mari qu'un grand roi, ou

bien un simple gentilhomme qui m'aime de tout son cœur. — Comme mademoiselle de Rohan, qui ne veut pas d'un grand seigneur, et qui veut épouser le pauvre comte de Chabot. — J'aimerais mieux un petit gentilhomme qu'un petit roi comme le roi de Pologne, que l'on vous destine, belle Anne-Marie. — Hélas! je ne m'en soucie guère de ce roi des Sarmates... soupira mademoiselle d'Épernon. — Vous préféreriez un fils de Doge, » répondit promptement Mademoiselle, en faisant allusion au sentiment tendre et pur qui unissait le chevalier de Fiesque à la fille du duc d'Épernon.

Un grand bruit qui se fit dans le salon de la reine interrompit cet entretien, et attira les jeunes filles auprès d'Anne d'Autriche. Un courrier, botté, éperonné, venait d'être admis dans la salle, et il avait remis à M. le prince de Condé et au cardinal des dépêches, que ceux-ci lisaient avec la plus profonde attention. Tous deux paraissaient satisfaits, et M. le Prince, se tournant avec respect vers le roi, lui dit : « Sire, mon fils témoigne, à ma grande joie, qu'il a l'honneur de vous appartenir. Il a secouru les assiégeants de la ville d'Aire, menacés par les espagnols, en traversant toute l'armée ennemie ; les troupes l'ont reçu avec un grand applaudissement, et depuis il s'est battu, il a travaillé aux tranchées comme un simple soldat. Le maréchal de la Meilleraye m'écrit qu'il en est très-satisfait : puisse-t-il employer tous ses jours et toutes ses forces à la gloire et au service de Votre Majesté! »

Louis XIII avait écouté avec attention ; le sang guerrier qui coulait dans ses veines semblait s'être réchauffé ; ses yeux brillaient, et une rougeur éphémère colorait ses joues. « Je suis satisfait aussi, monsieur, répondit-il, et il n'est personne à qui je laisse après moi l'armée et l'État avec plus de confiance qu'au duc d'Enghien (1). »

Le cardinal semblait joyeux ; il dit un mot tout bas à M. le Prince, qui sourit et dit au roi à demi-voix :

« Et bientôt, sire, je solliciterai l'agrément de Votre Majesté pour le mariage de mon fils ; j'ai en vue une alliance qui m'est chère, puisqu'elle doit me rapprocher de M. le cardinal.

— Nous avons quelques pertes à déplorer, ajouta le cardinal en se tournant vers la cour, entre autres, celle de M. le chevalier de Fiesque, digne de tous les regrets des honnêtes gens. »

Mademoiselle d'Épernon et Marthe du Vigeon se rapprochèrent comme par instinct, et elles s'éloignèrent ensemble de ce salon où, toutes deux, venaient de voir leurs espérances frappées d'un coup mortel.

III

Le couvent des Grandes-Carmélites de Paris, et toutes les maisons du même institut, n'ouvraient leur clôture que devant les plus insignes bienfaitrices de l'ordre, et c'était à ce titre que mademoiselle du Vigeon avait pu y pénétrer. Elle se promenait dans le préau avec une novice dont le pâle et doux visage paraissait plus beau sous le voile blanc, symbole de l'en-

(1) On sait que Louis XIII, au lit de mort, nomma le duc d'Enghien, à peine âgé de vingt-deux ans, généralissime des armées françaises. Condé justifia cette confiance en gagnant, cinq jours après la mort du roi, la bataille de Rocroy (1643).

fance religieuse. Mademoiselle du Vigeon regardait son amie avec tendresse, et lui disait : « Eh quoi ! c'est ici que je vous retrouve ! Je vous ai laissée à la cour, et je vous retrouve aux Carmélites ! — Vous m'avez laissée misérable à la cour, et vous me retrouvez satisfaite aux Carmélites, répondit mademoiselle d'Épernon avec un paisible sourire. — Je vous croyais fiancée au prince Casimir, et destinée à la couronne de Pologne (1). — A laquelle j'ai préféré la couronne d'épines, et je ne me repens pas de mon choix ! — Vous êtes heureuse ! On peut donc être heureux en ce monde ? dit mademoiselle du Vigeon d'un ton d'abattement. — On peut l'être en combattant ses passions et en cherchant le repos en Dieu seul. Vous l'éprouverez un jour. — Hélas ! ne l'éprouvais-je pas tous les jours, ce besoin de repos, cette lassitude des passions, ce dégoût des choses de la terre ? J'ai tant souffert ! — Ma pauvre amie, répondit mademoiselle d'Épernon, la nouvelle est donc vraie ? — Oui, reprit mademoiselle du Vigeon avec douleur, le duc d'Enghien doit céder à la volonté de son père, à celle du cardinal : il se marie, il épouse une nièce du tout-puissant ministre, madame Maillé de Brezé, une enfant ! mais... »

Elle ne poursuivait pas. « Eh bien ? reprit mademoiselle d'Épernon. — Mais il veut protester contre la violence que l'on fait à sa volonté, et plus tard... — Eh bien ? dit encore la novice. — Plus tard... il espère faire rompre son mariage. »

En achevant ces mots, pleins d'une coupable espérance, Marthe baissa la tête. « O mon amie ! lui dit la carmélite avec ferveur, c'est donc sur une pareille espérance que vous fondez votre avenir ; et pour elle, vous repoussez les avertissements de votre conscience et la voix de Dieu qui vous parle au cœur ! Détrompez-vous ! détrompez-vous ! le duc vous aime, il est vrai, mais il est honnête homme, il est chrétien, et dans peu de temps, engagé dans des liens sacrés, il sentira que rien ne peut rompre un tel engagement, vous languirez dans l'attente et dans le chagrin, vous perdrez votre repos, votre bonne renommée, et vous arriverez à la vieillesse les mains vides et le cœur flétri. Quelle destinée ! — Oui, quelle destinée ! répondit Marthe avec amertume, parce qu'un prince m'a aimée ! — J'ai aimé aussi, dit la novice, je ne crains pas de l'avouer en présence de Dieu qui m'entend ; j'ai aimé un homme, digne par ses vertus et sa piété de l'estime de tous, et j'espérais avec lui servir le Seigneur sous la sainte loi du mariage (2). Dieu me l'a enlevé, que sa volonté soit faite ! Il m'a recueillie à l'ombre de ses tabernacles, et j'y ai trouvé la paix.

(1) Le prince Casimir, qui devint roi de Pologne, épousa, au refus de madame d'Épernon, Marie de Gonzagues, veuve de son frère.

(2) Le chevalier de Fiesque fut regretté d'une fille de grande naissance, qui l'honorait d'une honnête et tendre amitié. Je n'en sais rien de particulier, mais, selon l'opinion générale, elle était fondée sur la piété et la vertu, et par conséquent fort extraordinaire. Cette sage personne, peu de temps après cette mort, voulant mépriser entièrement les grandeurs du monde, les quitta toutes, comme indignes d'occuper quelque place dans son âme ; elle se donna à Dieu, et s'enferma dans le grand couvent des Carmélites, où elle sert d'exemple par la vie qu'elle mène.

(M^{me} DE MOTTEVILLE, tom. I.)

— Et moi, où la trouverai-je ? s'écria Marthe avec un accent désolé. — Dans le renoncement à vous-même, ma sœur, ma bien-aimée compagne, soit que vous acceptiez le mariage, qui est un état grave et saint en Notre-Seigneur, soit que, plus heureuse, vous donniez votre cœur à l'Époux qui ne trompe pas. — Vivez ici, de cette vie austère ! — Vivez ici, en oubliant le monde, ses amours et ses amertumes, vivez ici cachée dans la face du Seigneur, goûtez la paix et la liberté des enfants de Dieu jusqu'au jour de la paix parfaite, de la liberté éternelle, dites, cette vie ne vaut-elle pas les fêtes du Louvre, les délices de Chantilly ? »

Mademoiselle du Vigeon rêvait. « En effet, dit-elle enfin, pourquoi lutterais-je ? Je ne serai jamais sa femme ! Ah ! priez pour moi, obtenez de Dieu que j'oublie, que je me résigne, que j'efface de ma mémoire ce temps où un héros m'a aimée, où j'ai cru pouvoir devenir sa femme... »

Vaincue par ces souvenirs, elle pleura. La novice lui prit la main, et, en silence, lui montra le crucifix, au-dessus duquel étaient écrits ces mots : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et vous trouverez le repos de vos âmes.*

IV

Bien des années s'étaient écoulées ; dans le parloir des carmélites, deux dames dont l'extérieur annonçait le haut rang rendaient visite à deux religieuses, connues parmi leurs sœurs sous les noms d'Anne-Marie de Jésus et de Marthe de Jésus. La première, délicate et malade, ne conservait plus rien de la beauté qu'autrefois on louait chez elle, mais la paix du ciel reposait sur son visage ; la seconde, belle encore, grave et touchante sous son voile noir, gardait des restes de cette grâce souveraine qui avait enchanté le vainqueur de Rocroy. Les deux dames étaient sérieuses aussi, et même tristes ; et les vieux courtisans auraient en peine à reconnaître, dans ces figures soucieuses, la fraîche et riante fille de Gaston, autrefois si animée et si gracieuse, et la belle héritière de Rohan. Elles poursuivaient l'entretien commencé, et mademoiselle de Montpensier disait à son amie, Anne de Jésus, autrefois mademoiselle d'Épernon :

« Oui, bien souvent je regrette de n'avoir pas suivi l'inclination de ma jeunesse, de ne m'être pas enfermée ici, avec vous, ma fidèle amie. Que de chagrins je me serais épargnés ! que d'orages j'aurais fuis en me mettant à l'abri dans ce port tranquille ! Maintenant, me voici à la moitié de ma carrière, le cœur brisé, dépouillée de mes biens de mon vivant, en disgrâce à la cour, et, surcroît d'amertume, délaissée, méprisée par l'homme à qui j'ai tout sacrifié (1).

— Ah ! madame, interrompit madame de Rohan-Chabot en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, au moins la malediction d'une mère ne pèse pas sur vous ! J'ai accompli ma volonté, j'ai épousé celui que j'aimais, mais à quel prix ! Je n'ai pas revu ma mère, même à son lit de mort, elle n'a pas rétracté cette sentence funeste que Dieu ratifiera peut-être (2) ! »

(1) Le duc de Lauzun, uni par un mariage secret à mademoiselle de Montpensier.

(2) Mademoiselle de Rohan, fille du duc de Rohan et son unique héritière, épousa, contre la volonté de sa mère, le comte de Chabot, et sa désobéissance aux volontés de sa mère lui suscita des chagrins qui ne cessèrent qu'avec sa vie.

Elle se tut, et baissa la tête avec une expression d'épouvante et de douleur.

« Vous êtes heureuses, vous, mesdames ! reprit mademoiselle de Montpensier, et si vous souffrez, au moins le calme de la conscience et les espérances éternelles adoucissent vos maux... Ah ! priez pour nous ! »

Les deux religieuses répondirent avec douceur et s'efforcèrent de consoler ces âmes inconsolables, l'une aigrie par la chute de ses hautes espérances, par les dédains d'un époux auquel elle avait immolé une si haute fortune, l'autre terrassée par la crainte, sous

le poids des malédictions maternelles. Lorsqu'elles se furent retirées, mademoiselle du Vigan dit à sa compagne :

« Allons prier pour elles ! »

— Et remercier Dieu qui nous a appelées à son service, » ajouta mademoiselle d'Epéron.

Puis, prenant l'*Imitation* qui se trouvait sur une table, elle l'ouvrit, et montra à sa compagne ce passage qui résumait leur destinée : *C'est en résistant à ses passions, et non pas en s'en rendant esclave, qu'on trouve la vraie paix du cœur.*

M. F.

CHAZEB-EL-RIHH.

LÉGENDE ARABE.

Dans l'ancien temps, bien avant que la régence d'Alger tombât au pouvoir des Roumis, alors que le pied des infidèles n'avait point encore souillé le riant territoire de Mascara, vivait dans cette ville une jeune fille d'une si grande beauté, qu'il était impossible de la voir sans demeurer en extase devant tant de charmes. Sa taille avait la souplesse du palmier, et son teint la couleur des roses ; sa bouche ressemblait à un anneau de corail, et ses dents à un collier de perles ; ses cils étaient noirs comme l'aile du corbeau ; son œil, aussi doux que celui de la gazelle, portait cependant le trouble dans le cœur des hommes ; à son aspect, les femmes se mouraient de jalousie. Chazeb-el-Rihh était le nom de cette ravissante beauté ; nul ne connaissait sa tribu ; son père et sa mère n'avaient jamais habité Mascara ; elle y était arrivée, disait-on, portée sur un léger nuage, et le bruit s'était répandu dans la contrée que Chazeb était une fille du ciel, une des houris du paradis.

La jeune fille ne sortait jamais de chez elle sans un nombreux cortège d'esclaves et de négresses, et un voile épais couvrait alors son visage ; mais ses yeux étaient si brillants, que leur éclat perceait comme une douce lumière à travers tous les tissus. A la vue de ce prodige, les Maures qui la rencontraient s'arrêtaient tout à coup et baises la trace de ses pas.

Elle habitait seule avec ses esclaves une maison spacieuse et carrée, composée de quatre ailes uniformément bâties, qui, à l'exception de la porte d'entrée, n'avaient d'ouverture que sur une cour intérieure. Lorsque les rayons du soleil avaient embrasé l'atmosphère pendant le jour, Chazeb apparaissait à l'entrée de la nuit sur une terrasse élevée qui dominait l'une des façades, et au milieu des roses et des jasmins qui croissaient dans des vases de porphyre, elle respirait la brise du soir ; le zéphyre se jouait dans sa longue chevelure, les fleurs semblaient lui sourire, et le rossignol chantait sa beauté. C'est là que Mohammed, le fils aîné du cheik, l'aperçut le premier ; la fille du ciel fixa un instant sur lui son œil de feu, et ce regard fut comme une flèche qui transperça le cœur du jeune Maure.

Mohammed était âgé de vingt-quatre ans, brave

parmi les braves, enthousiaste, téméraire même ; ses exploits lui avaient déjà acquis une réputation brillante ; grand et bien fait, l'élégance de sa tournure, la grâce de ses manières, et mieux encore l'élévation de son âme, en faisaient le cavalier le plus accompli de toute l'Afrique. Il possédait aussi de grandes richesses. Marié depuis six ans à la belle Fatima, il avait d'elle deux fils qui faisaient son bonheur et sa joie ; mais à peine eut-il été blessé au cœur par le regard de Chazeb, que la terre entière, Fatima et ses fils eux-mêmes lui devinrent indifférents. Il n'eut qu'une pensée, qu'un désir : celui de devenir l'époux de la céleste étrangère. Le cheik Ben-Zamoun, qui aimait son fils avec tendresse, lui promit d'obtenir pour lui la main de Chazeb. Dès le jour même il tira de ses coffres les trésors qui avaient appartenu à la mère de Mohammed, fit acheter au caravensérail les étoffes les plus précieuses, les bijoux les plus rares, renferma le tout dans une caisse de bois de cèdre, incrustée de nacre et d'or, et le fit porter à la jeune fille en lui proposant de devenir la femme du beau et vaillant Mohammed. Mais Chazeb renvoya avec dédain le coffre précieux, disant qu'elle n'épouserait jamais le fils du cheik. A cette réponse cruelle, le pauvre Mohammed tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour ses jours. En vain la belle Fatima entoura-t-elle son mari d'amour et de prévenances ; en vain, pour lui plaire, teignit-elle plus soigneusement encore ses mains, ses pieds et ses cheveux avec la feuille du henné ; en vain elle farda son visage, noircit ses paupières et ses sourcils, et revêtit ses plus beaux atours, le fils du cheik demeura insensible à toutes ces séductions, et les caresses de ses enfants ne parvinrent même point à lui arracher un sourire. Alors la pauvre Fatima comprit que quelque génie malfaisant avait jeté un sort sur Mohammed, et elle ne pensa plus qu'aux moyens de le délivrer du djenoun (1) qui le tourmentait.

(1) Esprits qui, selon les mahométans, tiennent le milieu entre les anges et les démons.

Pendant ce temps Chazeb continuait à se montrer de temps à autre sur la terrasse de son logis, et les Maures de la ville, les Arabes des environs, loin d'être rebutés par l'exemple du fils de Ben-Zamoun, arrivaient en foule, se postaient sur les toits des maisons voisines, et attendaient des jours entiers pour apercevoir Chazeb, ne fût-ce qu'un instant; tous ceux qui pouvaient y parvenir étaient blessés au cœur comme Mohammed, et plusieurs en moururent subitement. Les jeunes gens à qui leur naissance, leur valeur et leur fortune pouvaient faire espérer d'être accueillis favorablement, la firent demander en mariage; mais la fière beauté les refusa tous, sous prétexte qu'une fille du ciel ne pouvait s'allier avec les enfants des hommes. Alors ce fut dans Mascara une affliction telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille. Les jeunes hommes étaient plongés dans un accablement qui les rendait incapables d'aucune action glorieuse; les femmes délaissées pleuraient leur humiliation, et l'ennemi menaçait la ville, sans que personne songeât à prendre les armes pour lui résister.

Enfin les vieillards, justement effrayés de l'abatement général, tinrent conseil entre eux, et résolurent d'obliger Chazeb à se choisir un mari. On députa vers elle le plus vénéré des marabouts pour lui intimer l'ordre des cheiks. La jeune fille refusa d'abord, disant que, n'ayant ni père ni mère, nul n'avait le droit de la forcer au mariage. La cruelle se faisait une joie maligne de tous les maux qu'elle causait et qui étaient autant d'hommages rendus à ses charmes; mais voyant que sa résistance était vaine, elle demanda huit jours pour faire connaître sa décision, et le marabout crut devoir lui accorder ce délai.

Cependant Fatima, qui ignorait encore la véritable cause du chagrin de son mari, passait tout son temps à réfléchir aux moyens de le délivrer d'une mélancolie qui devenait tous les jours plus noire et plus terrible. Une nuit que la pauvre jeune femme ne pouvait trouver le sommeil, elle appela Zulmé, sa négresse fidèle, lui ordonna de veiller sur ses deux fils qui dormaient dans la même chambre, étendus sur de moelleux tapis; chaussa ses babouches, et descendit dans le jardin pour respirer l'air frais et pur, et calmer, s'il était possible, l'agitation de son âme.

Le ciel était sans nuages; un jet d'eau, s'élevant avec force, retombait en abondante rosée qui rafraîchissait l'atmosphère; les rayons de la lune glissaient mollement à travers les branches des lauriers-roses et des orangers en fleurs. A leur douce clarté, Fatima aperçut Mohammed assis au pied d'un sycomore, le visage caché entre ses mains. Le respect et la crainte empêchèrent la jeune femme de s'approcher davantage; elle se blottit tremblante contre un buisson de grenadiers, et se mit à l'observer. Le Maure resta longtemps immobile dans la même position, puis il releva la tête, poussa un profond soupir, et chanta à demi-voix sur un air mélancolique les paroles suivantes, qu'il venait sans doute de composer :

« J'ai vu une gazelle... O vous qui m'entendez, elle m'a rendu fou!

» Si elle était à vendre à prix d'argent, j'en donnerais cent sultanes.

» J'en donnerais cent; et ce serait bien peu pour elle, ce serait l'acheter à vil prix.

» Je la regarde, je regarde ses yeux... je reprends et je chanie :

» O vous qui m'entendez, elle a effacé la beauté de toutes les autres femmes, elle m'a rendu fou!

» Elle a effacé la beauté de toutes les femmes... c'est en vain qu'elles teignent leurs sourcils.

» Elle est parfaite de grâce et d'élégance... Un feu brûle mon cœur.

» Ses yeux m'ont lancé des traits qui m'ont profondément blessé.

» Ses sourcils, ses paupières font l'effet d'un glaive tranchant, et il en est de même de son front et de ses longs cheveux flottants.

» Si tu l'arrêtes à la considérer, tu perdras comme moi la raison.

» Je vais ça et là, l'esprit égaré. Essaie toi-même, et tu m'excuseras.

» Essaie... vois ce que j'ai éprouvé : l'absence de ma gazelle m'a presque fait perdre la vie.

» Je l'ai rencontrée, et un feu s'est allumé dans mon cœur.

» Si je fixe sur elle mes regards, je ne puis plus guérir; et si mon cœur s'enivre, alors quelle folie s'empare de moi (1) !... »

Fatima n'eut pas la force d'en entendre davantage, car jusqu'alors elle avait espéré demeurer seule dans les affections de son mari, et la découverte de ce nouvel amour lui perçait le cœur; elle rentra dans sa chambre dévorée de chagrin.

« Qu'as-tu donc à gémir? lui demanda l'esclave dévouée qui veillait près de ses fils; pourquoi verses-tu des larmes plus abondantes que la pluie du ciel?

— Hélas! répondit la mauresque, jusqu'ici je croyais être aimée uniquement, mais l'humiliation a succédé à la félicité dans laquelle je vivais; Mohammed n'a plus pour moi que du dédain; il aime une femme qui, dit-il, efface la beauté de toutes les autres.

— Je le savais, dit l'esclave; comme tous les jeunes hommes de ce pays, il est ensorcelé par Chazeb; mais si tu le veux, maîtresse, je détruirai le charme qui l'attache à elle.

— Oh! si tu fais cela, ma bonne Zulmé, je te promets cent sequins d'or.

— Console-toi donc, maîtresse, goûte maintenant le sommeil, dans trois jours Mohammed te sera rendu. »

Le surlendemain, qui était un mercredi, Zulmé sortit de la ville, emmenant le plus beau mouton du troupeau de sa maîtresse, et arriva, après un assez long trajet, au milieu d'un bois touffu, sur le penchant d'une colline d'où s'échappait un ruisseau limpide.

Trois négresses préposées à la garde de la source allumaient des cierges qu'elles plaçaient à l'entour; dès qu'elles aperçurent Zulmé, elles coururent à sa rencontre et s'enretinrent longtemps avec elle à demi-voix.

« Il sera fait selon tes desirs, Zulmé, » dit enfin la plus vieille de ces femmes; et se détachant du groupe, elle alla chercher les sacrificateurs.

Ils étaient au nombre de sept; leur chef, qui était un vieillard, s'avança bientôt vers l'esclave, et celle-ci se prosterna à ses pieds. Le vieux nègre la releva avec bonté. Alors le plus jeune des sacrificateurs s'em-

(1) Traduit de l'arabe.

para du mouton, et le plongea trois fois dans l'eau du ruisseau ; les femmes le parfumèrent, ainsi que la source, avec de l'encens et des aromates que chaque prêtresse brûlait dans son réchaud, et le sacrifice commença sur un autel en plein air, orné de fleurs et de guirlandes.

Le grand sacrificateur fit à la victime trois onctions d'huile et de feuilles de henné, l'une tout le long du dos, la seconde d'une épaule à l'autre jusqu'au bas des membres, la troisième depuis la hanche droite jusqu'à la gauche ; on lui fit avaler ensuite une préparation de crème et d'essence de rose ; enfin, le grand sacrificateur, tourné vers l'orient, appuya le pied gauche sur le corps du pauvre mouton, lui tint la tête d'une main, et porta le coup fatal ; la victime mourut sur-le-champ, et Zulmé la chargea sur ses épaules, après avoir remercié les sacrificateurs, et leur avoir payé dix sous qu'ils lui demandèrent pour prix du sacrifice. Comme elle s'éloignait pensive et recueillie, la plus âgée des négresses courut après elle, et lui remit une gorgoulette pleine d'une eau magique qu'elle lui conseilla de faire boire à Mohammed.

Cependant les huit jours demandés par Chareb étant écoulés, le marabout vint de nouveau chez elle et la somma de tenir sa promesse.

La jeune fille ne lui répondit d'abord que par un profond soupir, il en coûtait à la coquette de perdre sa liberté.

« Le ciel m'inspire, dit-elle enfin. Que demain tous ceux qui désirent m'épouser se rendent au point du jour au sommet de la montagne, je leur ferai connaître mon choix. »

Dès que le marabout eut fait publier dans la ville la réponse de Chazeb, ses nombreux adorateurs prirent en foule le chemin de la montagne, parés de leurs habits de fête. Quelques-uns y arrivèrent au milieu de la nuit, et les plus paresseux devancèrent l'aurore, qui paraissait bien lente à leur impatience. Enfin le jour parut, et l'on aperçut un palanquin de velours cramoisi qui s'avancait lentement, porté par quatre nègres vigoureux. Le marabout venait ensuite, marchant à la tête des vieillards, qui, appuyés sur une branche de palmier, gravissaient péniblement la montagne escarpée. Après eux marchait Mohammed Ben-Zamoun, non plus triste et abattu, mais la tête haute, la mine fière, tel qu'on l'avait vu jadis au milieu des combats.

Toute la troupe arriva enfin au sommet ; les nègres déposèrent le palanquin, et Chazeb en sortit plus brillante que le soleil lorsqu'il se dégage des vapeurs légères qui voilent son éclat.

« Que le prophète vienne à mon aide, disaient intérieurement tous les hommes, afin que le choix de cette incomparable beauté tombe sur son serviteur ! »

Cependant Chazeb ne se pressait point de choisir ; elle promenait des yeux d'une timidité charmante sur cette foule émerveillée, mais son cœur était gonflé d'orgueil. Maures et Arabes attendaient dans une indicible angoisse un seul mot de sa bouche ; les vieillards eux-mêmes se sentaient émus, et regrettaient de n'oser se mettre sur les rangs. Mohammed seul fixait sur la jeune fille des regards assurés.

« Ange ou démon, qu'elle se décide enfin ! dit-il d'une voix ferme.

— Oui, qu'elle nous fasse connaître notre sort ! s'écrient tous les amants de Chazeb.

— Eh bien, dit-elle alors au marabout d'une voix plus harmonieuse que le son de la flûte enchantée, que tous ceux qui aspirent à ma main descendent maintenant la montagne et la remontent ensuite à cloche-pied ; celui qui arrivera le premier jusqu'à moi sans que son pied gauche ait touché la terre sera mon époux.

— Cette épreuve est au-dessus de la force d'un homme, » répondit Mohammed.

La jeune fille jeta sur lui un regard courroucé et cependant plein de charme ; mais il en soutint la magie.

« Mohammed a raison, dit le cheik Ben-Zamoun.

— Il a raison, » répétèrent les autres vieillards.

Mais déjà tous les jeunes gens descendaient en courant la montagne, et Mohammed lui-même s'élança après eux.

Dès qu'ils furent en bas, ils se rangèrent en ligne, et commencèrent leur pénible ascension, sans même mesurer du regard l'immense distance qu'ils avaient à parcourir.

Ils étaient au nombre de cent, et le fils du cheik les suivait en silence, marchant sur ses deux pieds. A peine eurent-ils parcouru à cloche-pied un quart de lieue, que les plus faibles commencèrent à pâlir et à chanceler, puis ils tombèrent morts sur la place, sans que leur exemple décourageât leurs camarades. Mohammed jeta sur ces pauvres jeunes hommes un regard de compassion, et suivit les plus robustes ; mais à mesure qu'ils avançaient, leurs forces s'épuisaient de plus en plus, et la montagne se jonchait de cadavres ; quatre-vingt-dix-neuf avaient déjà péri.

« Renonce à la folle entreprise ! » cria Mohammed au centième concurrent, qui était son ami le plus cher.

L'infortuné balança une seconde, épuisé, n'en pouvant plus ; mais en levant les yeux il aperçut à deux cents pas de distance Chazeb debout sur le rocher, qui agitait dans les airs son écharpe de gaze. Cette vue, en excitant les désirs du jeune Maure, lui rendit des forces factices, il continua pendant dix minutes encore sa course désespérée, puis il tomba mort comme les autres.

Alors une larme de regret coula des yeux de Mohammed sur sa barbe touffue ; mais sans perdre un instant, il marcha droit vers la cruelle fille, qui était demeurée impassible et souriante ; et, tirant son poignard, il le lui enfonça dans le cœur en s'écriant :

« Périront ainsi toutes les coquettes ! »

Puis, jetant loin de lui l'arme dégouttante de sang, il retourna à la hâte vers la douce Fatima, qui donna à son esclave le cent sequins qu'elle lui avait promis.

Ni le cheik ni les autres vieillards, qui tous avaient à pleurer un fils ou un neveu, ne condamnèrent l'action de Mohammed. Le marabout ordonna aux esclaves de creuser une fosse au lieu même où la jeune fille avait reçu la mort ; nul ami ne versa des pleurs sur la tombe de la coquette ; mais la montagne en prit le nom de Chareb-el-Rihh qu'elle a conservé.

M^{me} la comtesse de LA ROCHE-RE.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Juillet 18...

Depuis la première communion de Robert, il me semble que je suis initiée à une vie meilleure. Quelque réel que fût mon bonheur, il restait un nuage noir à l'horizon, il y avait entre l'âme de mon mari et la mienne une secrète dissonance, *ce point par où les cœurs ne se touchent pas*, dont parle Chateaubriand; maintenant, au contraire, nos sentiments, nos pensées sont à l'unisson, nous nous comprenons en toutes choses, et, appuyés l'un sur l'autre, nous marchons de commun accord vers un même avenir. Et quel avenir, grand Dieu! nous attendons de votre miséricorde! Quoi! cette union, déjà si douce sur la terre, sera éternelle dans les cieux! Nous nous aimons pour toujours, nous sommes unis pour toujours! Mon cœur se repose dans cette pensée, et je sens de plus en plus combien la religion, une foi commune, une commune espérance sont indispensables au bonheur du mariage. La plus parfaite des félicités humaines n'est plus qu'une souffrance dès qu'elle est limitée par la mort, et qu'en aimant on ne peut pas espérer aimer toujours! Maintenant, avec la grâce de Dieu, je sens mes richesses à l'abri du naufrage, et j'entrevois le port où nous nous reposerons ensemble sans trouble et sans séparation.

Août 18...

Robert nous donne une grande satisfaction. Il travaille bien, il nous aime, et son caractère arrive à un haut degré de sincérité et de bonté. Antoinette, âme aimante et timide, ne nous donne que des sujets d'espérances; elle se prépare à son tour à la première communion, et elle paraît toute revêtue d'innocence et de piété. Mais l'humeur et les dispositions de mon pauvre Léonce me causent plus de soucis. Il y a chez cet enfant une fougue de desirs, une ténacité de volonté qui m'effrayent; il briserait tous les obstacles, il braverait les ordres et les menaces pour arriver à son but, ce but ne fût-il qu'une partie de barres ou la possession d'un cerf-volant. Sa vie est un enchaînement de désobéissances et de punitions, entrecoupées de quelques bons moments de caresses et d'abandon. Ce caractère nous inquiète sérieusement.

Octobre 18...

J'ai reçu ce matin la visite d'une personne que depuis longtemps j'avais perdue de vue, mais à laquelle pourtant je n'avais cessé de porter un sincère intérêt. Cette personne est ma petite-cousine Emma. Je connaissais vaguement son histoire: je savais qu'après une éducation décousue et déplorable, elle avait épousé, contre la volonté de son père et de sa mère, un jeune homme étranger à notre ville, qui occupait une chaire de philosophie au collège, et dont on van-

taient les talents et les qualités séduisantes. Elle vivait retirée dans un faubourg, et elle évitait toute relation avec ceux qui l'avaient connue autrefois. Elle est venue me voir aujourd'hui, et j'ai eu peine à reconnaître cette jeune fille, si jolie, blonde aux yeux noirs, toujours si élégante et si soignée, dans la pauvre femme pâle, aux traits flétris, et dont la toilette n'offrait plus que des débris de son ancienne aisance. Emma tenait par la main une charmante enfant de trois ans, dans laquelle elle semble revivre, et qui, elle, me rappelait l'Emma d'autrefois. Je les accueillais de mon mieux, et ma cousine, touchée sans doute de la sympathie qu'elle lisait dans mes yeux, me dit: « — Je n'ai pas voulu quitter notre ville sans vous dire adieu, cousine Isabelle; vous avez toujours été bonne pour moi. — Quoi! m'écriai-je, vous partez? — Oui, nous allons à Paris... mon mari est destitué... — Destitué! — Oui, il paraît qu'il ne s'est pas conformé exactement au programme de l'Université, et le ministre a disposé de sa chaire en faveur d'un autre professeur qui vient d'arriver. — Mon Dieu! et trouverez-vous des ressources à Paris? — Mon mari l'espère, répondit-elle avec un sourire triste; il sera employé à la rédaction d'un journal de théâtre... déjà il avait fait ses premières armes dans le journal de notre ville... »

Je n'osais rien dire, mais j'étais effrayée à la pensée de l'avenir qui attendait la pauvre Emma dans le monde nouveau où on allait l'introduire. Elle comprit mon silence, et me dit en dévorant ses larmes: « — Je l'ai voulu, Isabelle! je dois tout accepter: la pauvreté, la vie errante, les ennuis d'une société antipathique à mes goûts, la crainte de l'avenir, tout! J'ai voulu ce mariage, j'ai désobéi à mes parents, je ne puis pas me plaindre, car ils m'ont prédit tout ce qui m'est arrivé. — Mais vos parents, chère Emma, vous laisseront-ils courir les chances d'une aussi triste fortune? — Ils ne veulent pas me voir, je les ai offensés, dit-elle en baissant la tête. Ils ne m'ont pas même permis de leur présenter mon enfant, ma pauvre Esther! — Mais, au moins, votre mari vous dédommage des sacrifices que vous avez faits pour lui? — Il est bon, il m'aime, mais... » Elle n'acheva point, et je me souvins de ce que l'on m'avait dit des étourderies de ce jeune homme et du peu de souci qu'il avait de la fortune et de l'avenir de sa femme et de son enfant.

« — Oui, reprit-elle avec une énergie douloureuse, j'ai voulu me marier, j'aimais, je croyais être aimée, et je n'avais pas assez de force, peut-être pas assez de principes religieux pour résister au sentiment qui m'entraînait. Mes parents me représentèrent et le manque de fortune, et le peu d'avenir, et la légèreté de caractère de celui que j'aimais. Je résistai à leurs caresses, je bravai leurs menaces, j'engageai ma parole, et j'osai forcer la volonté de mes parents, en usant des moyens permis par la loi. Je ne me le pardonnerai jamais, Isabelle! j'ai envoyé un huissier à mon

père et à ma mère... Ah! si je souffre maintenant, je suis justement punie, mais je n'ai compris ma faute qu'en devenant mère à mon tour. Je me mariaï, et j'ai trouvé ce que mon père m'avait prédit : le chagrin, l'inquiétude, la défiance des sentiments de mon mari, car il ne peut pas m'estimer, il ne peut pas m'honorer, je le sais bien! et enfin tous les soucis de la pauvreté! Maintenant, je quitte mon pays natal, je vais, comme un enfant abandonné, chercher fortune à Paris, et vivre au milieu d'un monde qui n'est pas le mien, le monde des coulisses et du théâtre! Ah! Isabelle, quel châtement!

J'essayai de la consoler, de la relever, mais elle est trop profondément abattue. La colère de ses parents pèse trop sur elle, et, humble en son amer repentir, elle n'ose pas accuser leur sévérité! Je caressai son enfant, je louai sa beauté et son air intelligent. Ces paroles firent un peu de bien à la pauvre mère. Elle me quitta en me disant : « — Vous êtes la seule personne de la famille que j'aie osé revoir... Vous êtes pieuse, priez pour moi, Isabelle, priez pour mon pauvre mari, il est bon, il m'aime, il mériterait une meilleure femme que moi... »

Elle s'en alla, et me laissa bien triste. Voilà donc les suites d'un mariage où l'amour seul a été consulté...

Octobre 18...

J'ai parlé à Albert de notre pauvre cousine, et il se charge de plaider sa cause auprès de ses parents, avec lesquels il a entretenu des relations. Henriette lui donnera des lettres pour Paris, et tâchera d'obtenir un autre emploi pour son mari dans un autre journal qu'une chronique de théâtre. Puissent-ils réussir! Ma sœur et moi nous avons réuni un trousseau de petite fille, des jouets, des livres, des bonbons, et nous les avons envoyés à Esther, en suppliant la mère de vouloir bien accepter ce léger souvenir.

Novembre 18...

Albert n'a eu qu'un demi-succès : ils n'ont pas voulu revoir leur fille ni embrasser son enfant, mais ils lui assurent une petite pension, et mon bon frère espère amener une réconciliation entière... mais il faudra du temps. Emma est partie aujourd'hui, toujours triste, mais voyant au moins une petite éclaircie dans son horizon... Elle a promis de nous écrire, et nous tâcherons de la soutenir et de la consoler.

Janvier 18...

Aujourd'hui, en rentrant chez moi, je trouvai à la porte une élégante calèche, attelée de deux beaux chevaux noirs, et l'on me dit qu'une dame attendait mon mari. Je ne m'en préoccupai point, et j'entrai dans un petit salon que je croyais vide, où j'avais, la veille, laissé mon ouvrage que je voulais reprendre. Une dame était assise, pensive, devant le feu; elle se retourna au bruit de la porte et se leva promptement, en me nommant. Je la regardai avec surprise et je reconnus Marguerite... Je la saluai en silence; elle me prit la main, et me dit avec émotion : « — Isabelle, vous me reconnaissez! Je suis heureuse de vous avoir rencontrée! — Vous ne me cherchiez pas cependant, madame, lui dis-je, je n'ose croire que votre

visite me fût destinée. — Non, j'attends M. Varley... Ah! si vous saviez, Isabelle, quel est le motif qui m'amène chez vous, vous me plaindriez, j'en suis sûre... »

Je ne répondis rien; elle continua avec une violence mêlée de douleur : « — Savez-vous bien que je viens ici pour charger votre mari de mes intérêts, et pour le supplier de plaider pour moi dans le procès en séparation que je veux intenter à M. A...? Non, je ne puis plus supporter la vie qu'on m'a faite, c'est payer trop cher l'opulence que de l'acheter au prix de tant de malheurs! Vous êtes surprise? Vous ne savez pas ce que, depuis six années, j'ai dû supporter de violences, d'empoisonnements, de soupçons, d'outrages! M. A... est un homme d'honneur selon le monde, mais son caractère, sans frein et sans bonté, fait le tourment de ma vie, je ne saurais l'endurer plus longtemps! — Mais songez, lui dis-je, intéressée malgré moi, songez à l'éclat, au scandale d'un tel procès! — Peu m'importe, reprit-elle, pourvu que je brise le joug! que j'échappe à cette âme violente et altière, qui me pousserait au désespoir, si je devais plus longtemps subir son autorité!... Isabelle, celui à qui vous pensez en ce moment est bien vengé! »

Elle avait lu, en effet, dans ma pensée; je ne répondis pas. Longtemps elle s'exhala en plaintes, en sanglots, en menaces, et je compris qu'elle était réellement malheureuse, et que le caractère ombrageux, violent et despotique de son mari avait fait de sa vie, si enviable, une cruelle torture. Voilà donc les résultats d'un mariage d'ambition. En mariant la pauvre Marguerite, ses parents n'ont vu que la grande fortune de son mari, sans retourner cette médaille qui devait offrir un si triste revers; ils n'ont vu que les plaisirs et les splendeurs de la richesse, sans se douter qu'ils seraient amèrement compensés par la colère et la jalousie, toujours assises à ce triste foyer.

J'essayai de raisonner Marguerite; peine perdue; je la laissai enfin avec mon mari, qui, après un long entretien, m'apprit, le soir, que ses tentatives conciliatrices étaient demeurées également sans effet : Marguerite s'est fait conduire au couvent de... et elle va lancer sa demande en séparation fondée sur l'incompatibilité d'humeur et les mauvais traitements que le mari a fait essuyer à sa femme. Je la plains de toute mon âme, cette pauvre Marguerite, si irritée maintenant, et si douce, si aimable autrefois, et qui aurait dû devenir ma sœur.

Février 18...

Pour se disposer à la première communion, mon Antoinette fait une action charmante! elle a rencontré au catéchisme une enfant pauvre, très-limide et peu intelligente; elle nous a demandé la permission de la faire venir ici, et elle emploie une bonne partie de ses récréations à l'instruire. Sa patience ne se dément jamais, et la petite écolière profite assez bien de ces leçons. Elle s'approchera de la sainte Table avec ses compagnes, et c'est notre chère enfant qui l'y aura préparée! Cette touchante action nous remplit de joie.

Mai 18...

Les parents de Marguerite et ceux de M. A... ont amené un rapprochement entre les deux époux, avant

que le procès fût plaidé. J'en suis heureuse pour elle, et satisfaite pour mon frère, qui revient enfin se fixer parmi nous. Dans un mois il sera de retour.

Juin 18...

Notre cher voyageur est revenu de ses lointaines caravanes. Il est bruni par le soleil, fortifié par la fatigue, et il paraît définitivement marié à la science. Il rapporte de l'Orient une belle collection d'antiquités, dont l'examen a beaucoup intéressé mon mari et Albert. Henriette et moi, nous avons eu des babouches de Constantinople, des écharpes de Smyrne, et, ce qui est plus précieux, des chapelets de Jérusalem, faits en noyaux d'olivier, et qui ont touché au saint Tombeau. Antoinette est enchantée de sa belle croix de nacre, et Adolphe et Robert de leurs kandjars arabes, quoique, nous, les mamans, nous nous soyons révoltées contre un présent si guerrier.

Septembre 18...

Nous voici tous établis à la ronde; la famille est au grand complet, puisque Léon lui-même est des nôtres. Nos aînés herborisent toute la journée, conduits par leur oncle, botaniste passionné; Julien et Albert vont à la chasse; Henriette et moi, nous nous promenons avec ma fille et le petit Georges, charmant enfant rempli de douceur et de grâce. Mon Léonce est plus beau peut-être, et plus spirituel, mais je ne saurais me dissimuler (et c'est une épine au fond de mon cœur) que je ne remarque pas en lui ces germes de vertus qui se décelent chez le fils de ma sœur. Oui, cet enfant m'inquiète, et pourtant il m'est si cher! doublement cher par le souvenir de sa sœur, qui est au ciel. Ne veillera-t-elle pas sur lui?

Septembre 18...

On vient de nous avertir que la grande Gotta, cette célébrité du pays, est fort malade. Nous irons la voir tantôt.

Septembre 18...

La grande Gotta demeure à l'écart, fort loin du village; sa cabane est située au carrefour d'un de ces bois de chênes et de châtaigniers qui étendent leur noir manteau sur les collines de notre pays. Un laboureur nous a indiqué le chemin; nous nous sommes engagées sous les allées à perte de vue; le silence devenait de plus en plus profond et les ombres plus épaisses; sur nos têtes s'élevaient des arbres centenaires dont les feuilles bruissaient sous un vent léger; nous ne parlions pas, émuës toutes les deux par la tranquille majesté de ces solitudes, et après avoir marché assez longtemps, nous arrivâmes à une espèce de clairière où s'étendait un étang, dont les eaux dormantes étaient couvertes d'une écume verdâtre. Ce lieu avait quelque chose de sinistre: au bord de l'étang s'élevait une croix de pierre, très-ancienne, commémoration d'un meurtre dont le souvenir s'est perpétué dans le pays, et non loin de là la maison de la Gotta. Cette maison n'était qu'une de ces misérables cabanes trop communes encore dans notre France: basse, mal assise, vermoulue, n'ouvrant à

l'air et à la lumière que deux étroites fenêtres, et offrant l'aspect le plus sordide et le plus désolé. Au-dessus de la porte était cloué un grand oiseau de nuit, les ailes étendues. Henriette leva le loquet, et nous entrâmes de plain-pied dans une misérable chambre nue, sans meubles, et qui semblait glaciale, quoique la tiède chaleur de septembre régnât au dehors. Au fond de la pièce, sur un lit en désordre, une forme humaine s'agitait péniblement. Nous nous approchâmes, et nos yeux eurent peine à reconnaître la pauvre Gotta: elle était affreusement maigre; son teint de buis avait pris des tons verdâtres; ses yeux noirs, creusés par la maladie, laissaient errer autour d'elle des regards vagues, ou se fixaient sur les parties obscures de la chambre avec une expression effrayante. Henriette se pencha sur le chevet et dit avec douceur: « — Gotta, nous reconnaissez-vous? Nous venons pour vous soigner, pour vous tenir un peu compagnie... car vous êtes toute seule ici... »

Gotta se souleva à moitié, jeta sur ma sœur un regard mécontent et sombre, et se retourna vers le mur en disant: « — Laissez-moi tranquille! »

Henriette, qui a l'expérience des maladies du corps et de l'âme, se mit sur-le-champ en devoir de lui obéir; elle ne parla plus, mais, se débarrassant de son châle et de son chapeau, elle arrangea le feu, balaya le foyer et fit bouillir de l'eau. Sous ses mains agiles, la misérable chambre reprit un air de propreté; elle allait, elle venait, légère comme les fées sur la bruyère, et, en moins d'une demi-heure, la vaisselle fut lavée, les quelques meubles remis en place, les haillons pliés et rangés, le pavé nettoyé et la tisane faite. J'avais aidé de mon mieux, mais mon mieux était bien peu de chose. Gotta nous regarda d'un air sournois. « — Voulez-vous nous permettre de faire votre lit? dit enfin Henriette. Vous vous en trouverez bien. — Comme vous voulez, » répondit Gotta. Ma sœur l'enveloppa dans une couverture, je la pris dans mes bras et la posai sur une chaise près du feu. Elle se laissait faire. Le lit fut refait avec des draps que nous avions apportés. Mais les vêtements de Gotta contrastaient avec la blancheur réjouissante de ces draps... « — Comment faire? disais-je. — Faisons sa toilette, » répondit gravement Henriette... Aussitôt elle rendit à la pauvre malade ces services si bas aux yeux du monde, si grands aux yeux de Dieu: elle lui lava les pieds, les mains, le visage, arrangea ses cheveux, et nous l'habillâmes avec quelques vêtements propres, trouvés au fond des armoires. « — Eh bien! Gotta, êtes-vous mieux? » lui dis-je lorsqu'elle fut replacée dans son lit. Elle ne me répondit pas; je la regardais, elle pleurait. « — Qu'avez-vous? dis-je encore. — Ah! me dit-elle, vous êtes si bonnes pour moi! vous me faites du bien! — Allons, Gotta, il faut aussi vous en faire, dit Henriette, prenez donc votre tisane... Vous voyez, c'est de la petite centaurée... »

Gotta prit le verre, mais, avant de boire, elle fit quelques gestes cabalistiques, en marmottant des prières qui ne se trouvent pas dans le rituel. « — Que faites-vous là? s'écria Henriette avec autorité. Vous savez que nous n'aimons ni ne souffrons cela. — Cela ne peut pas faire mal... dit Gotta de sa voix tremblante; ce sont des secrets que je tiens de ma mère... Elle affranchissait les bêtes, elle reboutait les membres: elle était savante, ma mère!... — Il se peut, répondit Henriette avec beaucoup de douceur, que la tradition

et l'expérience aient indiqué à votre mère des secrets précieux, mais ces gestes, ces signes, ces paroles n'ajoutaient rien à la valeur de ses remèdes, et ils offensaient le bon Dieu, car ce n'est pas lui que vous invoquez... »

Gotta se tut, et au bout d'un instant rendit le verre à ma sœur : « — Vous croyez donc que c'est mal ? demanda-t-elle ; vous dites comme mon garçon... — Votre garçon ! vous auriez un fils, Gotta ! — Oui, dit-elle avec amertume, un fils qui renie sa mère ! Il m'a quittée, il s'est fait berger, il est gueux, il manque de tout, parce qu'il ne voulait pas vivre de mes secrets, qu'il rougissait de moi lorsque les autres garçons du village l'appelaient fils de sorcière... — Mais ce fils, vous l'aimez, vous voudriez le voir ? — Ah ! dit-elle avec un profond soupir, si j'avais ce bonheur, s'il venait à moi, je dirais qu'il y a un bon Dieu au ciel, et je ferais tout ce que vous m'ordonneriez de faire ! — Nous irons à la recherche de votre fils, lui dis-je ; il habite le pays ? — Il est berger à Malnone. — Vous le verrez demain ; nous vous l'amènerons. — Vous feriez cela ? »

La pauvre femme était vaincue ; elle pleurait abondamment, et nous commencions à comprendre son humeur sauvage, son goût pour la solitude, l'exaltation de son esprit livré à des pratiques dangereuses, en voyant quelle blessure profonde l'éloignement de son fils avait creusée dans cette âme. Il fallait nous retirer, car la nuit était proche ; nous arrangeâmes sa tisane, son feu ; Henriette lui donna son propre chapelet, en l'exhortant à prier et à penser au bon Dieu, puis, nous sommes partis. De retour à la maison, deux servantes de la fermière sont parties, avec des provisions, pour aller veiller la pauvre Gotta, commission qui ne leur plaisait guère, car la *charmeuse*, la *jeteuse de sorts* est à la fois méprisée et redoutée dans le pays.

De grand matin, nous étions en voiture, Henriette, mon mari et moi ; sur la route de Malnone. Le métayer nous indiqua les pâturages où se trouvait Donat, le fils de la Gotta, et bientôt nous aperçûmes la cabane roulante du berger, et lui-même, debout au milieu de ses moutons serrés les uns contre les autres. Ce n'était pas un berger de Florian, à coup sûr. Couvert de sa roulière blanche à raies rouges, coiffé d'un chapeau à larges bords, il restait immobile, appuyé sur sa houlette, pendant que son chien, actif, inquiet, vigilant, courait de çà et de là, et mordillait la laine des brebis qui cherchaient à s'éloigner. Donat leva la tête quand la voiture s'arrêta, et il nous laissa voir une figure anguleuse et sévère, à laquelle le rire semblait impossible ; ses regards avaient quelque chose de farouche, et je m'expliquai soudain comment la solitude, l'isolement où ils vivent ont donné aux bergers cet air mystérieux et sombre qui, dans nos campagnes, les fait craindre et haïr.

« — Bonjour, berger, dis-je pour entamer la conversation. — Dieu vous le rende, madame ! me répondit-il. — Vous vous nommez Donat, n'est-ce pas ? Donat, le fils de Gotta ? — Oui... Après, que voulez-vous ? — Nous sommes venus vous chercher, dit Henriette, pour vous conduire auprès de votre mère, qui est bien malade et qui désire vous voir. »

Le berger se troubla à ces mots, mais il ne dit rien.

« — Il y a place pour vous, dit mon mari, et voyez, votre maître de Malnone a envoyé un petit garçon pour vous remplacer auprès des bêtes. — C'est bien, dit Donat, j'y vais. »

Il rajusta sa roulière, remit la houlette à son remplaçant, repoussa brusquement son chien, qui voulait le suivre, et monta en voiture. Il ne parlait pas, mais ses mouvements nerveux et ses traits agités trahissaient une grande et secrète émotion. Après un long silence, il se tourna vers nous et nous dit : « — Vous me croyez un mauvais fils ! j'ai quitté ma mère, j'ai vécu loin d'elle, seul avec mes bêtes, pourquoi ? parce que je ne voulais pas de ce trafic d'herbes, de plantes, de charmes qui trompent le pauvre monde, et auquel ma mère voulait m'associer. Je ne mange pas de ce pain-là ! Et pourtant, Dieu le sait, j'aime ma pauvre mère ! »

En disant ces mots, cet homme se couvrit le visage avec ses fortes mains et pleura. Nous arrivions. Donat se laissa conduire par Henriette, qui lui prit la main, entra dans la cabane, et dit à la Gotta : « — Voilà votre fils, le bon Dieu vous le rend ! »

Le sauvage berger s'était jeté à genoux, le front caché sur le lit. Gotta passa ses bras maigres autour de son cou en disant : « — Enfin, mon pauvre garçon ! te voilà donc ! tu reviens, et moi je m'en vais ! »

Nous les laissâmes seuls ; Henriette resta dans la maison, afin de pourvoir aux besoins de la malade...

Septembre 18...

La pauvre Gotta, soumise, résignée, a fini sa vie en paix avec Dieu et entre les bras de son fils. Encore une âme ramenée au bercail par la bonne Henriette ! Le soir même des humbles funérailles, Donat est arrivé au presbytère, portant sous le bras un gros sac d'écus. Il l'a jeté aux pieds du curé, en disant : « — Voici ce que j'ai trouvé sous le lit de ma pauvre mère... c'est le fruit de son commerce... il y a là deux cents écus, je vous les laisse, employez-les à faire dire des messes pour elle et à faire des œuvres pies... pour moi, je ne veux pas de cet argent. »

Il s'en alla au plus vite, sans vouloir écouter le curé, qui désirait lui faire reprendre son argent. Toutes les instances sont restées inutiles, et Donat va retrouver sa vie errante de berger. Nous tâcherons de l'indemniser de l'argent qu'il sacrifie à un sentiment de délicatesse peut-être exagéré, en lui envoyant annuellement quelques objets nécessaires à sa condition. Si fier et si sauvage qu'il soit, il ne refusera pas Henriette.

Octobre 18...

Voici les vacances écoulées encore une fois. Oh ! que les années de la vie passent vite lorsqu'on a dépassé la moitié du chemin ! Robert entre en philosophie, Adolphe en rhétorique, les voilà presque des hommes ! Nous partons, et c'est toujours avec un sentiment de mélancolie que je m'éloigne de cette maison chérie, de ce tombeau d'où sortent pour nous de si précieux enseignements. Ma bonne mère, priez pour nous, priez pour mes enfants, priez pour Léonce !

(La suite à un autre Numéro.)

LE VOYAGEUR.

Imité de l'Allemand de ZACCHARIAS VERNER.

De la montagne dans la plaine,
Je descends fatigué, je me traîne abattu ;
Le vent siffle, on entend mugir la mer lointaine...
Je suis triste... et mon cœur, succombant sous la peine,
Mon pauvre cœur me dit : Voyageur, où vas-tu ?

Au-dessus de ce globe où la douleur abonde,
La nuit, sœur de la mort, étend son bleu linceul ;
Dieu ! qu'il est riche et grand, qu'il est rempli, le
monde !
Moi ! que je suis petit ! que je suis pauvre et seul !

Là-bas, dans le vallon, leur paisible village
Se blottit comme un nid d'oiseaux...
On en sort le matin, pour d'agrestes travaux ;
On y rentre le soir... Bonne nuit ! bon courage !
Seul, du pauvre étranger le bâton de voyage
Descend et monte sans repos...

Où donc es-tu, beau pays de mes rêves,
Toi pour qui j'ai déjà parcouru tant de grèves ;
Pays longtemps cherché, sans être atteint jamais ?
Où donc es-tu, pays où fleurissent mes roses,
Où mes illusions resplendissent écloses,
Où de mon idéal rayonnent les sommets ?
Où donc, où donc es-tu, pays vert d'espérance,

Où le ciel est sans ombre et le cœur sans souffrance,
Où je retrouverai tous les morts que j'aimais ?

Ici le ciel est froid, la campagne est aride,
Les soleils sont obscurs, les roses sans couleurs ;
Le front de jour en jour se creuse d'une ride ;
L'idéal manque à l'âme et le parfum aux fleurs.

A mon oreille une langue résonne ;
Mais c'est un bruit sans âme, un écho mononger :
Pour me serrer la main je n'ai trouvé personne...
Hélas ! je suis partout, partout un étranger !

De la montagne dans la plaine,
Je descends fatigué, je me traîne abattu ;
Le vent siffle, on entend mugir la mer lointaine...
Je suis triste... et mon cœur, succombant sous la peine,
Mon pauvre cœur me dit : Voyageur, où vas-tu ?

Où je vais ? où je vais ?... Je vais où va la flamme,
Je vais où va l'esprit... l'ignores-tu, mon cœur ?...
Je vais au sol natal, au beau pays de l'âme...
Marchons, marchons encore : un grand but nous ré-
clame ;
Là-haut on nous attend... là-haut est le bonheur !

JOSEPH BOULMIER.

Enigme Historique.

Quel est le capitaine qui put dire avec raison à son souverain : « Je suis l'homme qui vous ai donné plus de royaumes que votre père ne possédait de villes ? »

ECONOMIE DOMESTIQUE.

POTAGE D'HIVER. — Faites une purée de lentilles ; mêlez-la à une poignée d'oseille passée au beurre. Passez le tout, remettez un instant sur le feu pour lier, en y mêlant un morceau de beurre ; ajoutez-y le bouillon où les lentilles ont cuit, et versez sur les croûtons.

BOUILLON DE MOU DE VEAU POUR LES PERSONNES DONT LA POITRINE EST ATTAQUÉE. — Ayez un mou de veau frais du jour, lavez-le et coupez-le en gros dés ; faites-le cuire dans un litre et demi d'eau jusqu'à réduction d'un tiers. Ajoutez-y quatre figues grasses, six jujubes, six dattes et quinze grammes de raisins secs ; donnez encore dix minutes d'ébullition, passez-le comme on fait du bouillon ordinaire, et servez-en une tasse le matin et une le soir, trois heures après avoir mangé.

BLANC-MANGER. — Prenez un demi-kilo d'amandes

douces, huit amères. Pilez-les bien dans un mortier en marbre. Faites bouillir du lait, sucrez-le, délayez vos amandes avec du lait bouillant ; passez. Remettez au feu, faites cuire en tournant comme pour une bouillie ; faites réduire. Lorsque cette crème sera liée, dressez et servez.

GELÉE DE POMMES PARFUMÉES. — Faites une purée de pommes comme de coutume, en ne mettant que trois quarts de sucre par litre de jus, et arrosez-la, selon le goût :

— **AU RHUM,** en mêlant une très-faible quantité de cette liqueur dans la gelée, au moment où elle se finit.

— **A L'ORANGE,** en enlevant par bandes minces le zeste d'une orange, en le faisant bouillir avec la gelée.

— **AU CITRON,** en ajoutant du zeste de citron. Cette gelée se verse dans des pots et se conserve très-bien.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 1.

Comme nous l'avons annoncé le mois dernier, nous offrons à nos abonnés un catalogue entièrement composé de morceaux qui n'ont encore paru dans aucun des numéros de l'année 1855, et dont une grande partie aura tout l'attrait de la nouveauté. L'extension qu'a prise pendant cette dernière année le **PROGRÈS MUSICAL** nous encourage assez pour que nous y apportions tous nos soins, tous nos efforts et la plus scrupuleuse exactitude. De nouvelles mesures prises à l'égard de la musique garantiront de toute erreur. Nous n'avons rien négligé pour pouvoir inscrire dans nos catalogues de 1856, comme nous l'avons fait dans les précédents, les plus belles œuvres musicales de nos grands maîtres. Aussi, commencerons-nous glorieusement ce premier mois, en citant, pour édifier le public sur le choix de nos ouvrages, quelques-unes de ces compositions dont nous sommes redevables à MM. les éditeurs **LEDUC, PATÉ, BONOLDI, PETIT**, etc.

Ainsi, dans la musique pour piano, on trouvera des *sonates* de Haydn et de Dussek ; des *fantaisies* de Dohler ; des *variations brillantes* de Czerny, Hummel, Herz ; un *Thème de Moïse*, de Rossini, par F. Hunteu ; quelques chefs-d'œuvre de Beethoven, et des morceaux plus faciles de Pleyel,

Quidant, Rosellen, Duvernoy et Lecarpentier. Puis on remarquera enfin des mélodies de Thys, Abadie, Lhuillier et Masset, ainsi que la musique de danse de Strauss, Tolbecque, Moniot, etc.

D'ici à quelque temps, il nous sera possible d'ajouter à nos catalogues un ouvrage de la plus haute importance, dont l'éditeur, M. PATÉ, vient de publier une nouvelle édition. Il s'agit de la *Grande méthode de piano*, de W. HUNTER et V. FINCH, approuvée par les principaux artistes, et du prix marqué de 25 francs. Ce recueil, gradué et doigté avec le plus grand soin, offre des avantages réels au élève et aux professeurs. Ceux-ci trouvent un chemin tout tracé où les difficultés ont disparu. Par des leçons mélodiques et chantantes, ils arrivent à de bons résultats sans s'être aperçus de l'aridité de l'étude. Ceux-là ont leur tâche moins pénible, car des explications claires s'y trouvent placées à chaque instant, de manière à être sans cesse présentes à l'élève. Avec cette méthode, la mère de famille elle-même peut surveiller le travail de ses enfants en l'absence du professeur. Une petite édition, très-facile pour les enfants, au prix marqué de douze francs, sera également mise sur notre liste dans le courant de cette année.

ÉDUCATION MUSICALE.

ÉLÉMENTS D'HARMONIE.

En nous livrant à des recherches consciencieuses dans les différentes collections de traités d'harmonie publiés par les compositeurs les plus distingués, nous avons particulièrement remarqué l'ouvrage de M. Fé-tis, dont les raisonnements sages et à la portée de tous ont certes dû faire faire un grand pas à la science de l'harmonie. Aussi nous permettrons-nous, dans cette série d'articles, de reproduire souvent les parties les plus intéressantes et les plus instructives de sa théorie.

Plusieurs sons qui se font entendre simultanément, et dont la réunion flatte plus ou moins agréablement l'oreille, prennent le nom collectif d'*accord*. Le système général des accords et les lois de leur succession appartiennent à cette branche de l'art musical qu'on désigne par le nom d'*harmonie*.

Harmonie est un mot générique quand il signifie la science des accords. Mais on dit aussi l'*harmonie* d'un accord pour indiquer l'effet qu'il produit sur l'oreille. Par suite de l'éducation des peuples modernes et civilisés, on se persuade que le sentiment de l'harmonie est si naturel à l'homme, qu'il a dû le posséder de tout temps. C'est une erreur, car il y a beaucoup d'apparence que les peuples de l'antiquité n'en ont point eu d'idée; les Orientaux, même de nos jours, n'y sont pas plus initiés: l'effet de notre musique en

accords les importune. La question de la connaissance que les Grecs ou les Romains ont pu avoir de l'harmonie a été vivement controversée, mais inutilement, personne ne pouvant alléguer de preuves en faveur de son opinion. L'équivalent du mot *harmonie* ne se trouve pas employé une seule fois dans les traités de musique grecs ou latins qui sont parvenus jusqu'à nous. Le chant d'une ode de Pindare, celui d'une hymne à Némésis et quelques autres fragments sont tout ce qui s'est conservé de l'ancienne musique grecque, et l'on n'y trouve aucune trace d'accords; enfin la forme des lyres et des cythares, le petit nombre de leurs cordes, qui ne pouvaient être modifiées comme celles de nos guitares, ces instruments n'ayant point de manches comme les nôtres, tout cela, dis-je, donne beaucoup de probabilité à l'opinion de ceux qui ne croient point à l'existence de l'harmonie dans la musique des anciens. Leurs adversaires opposent que cette harmonie est dans la nature. A la bonne heure; mais que de choses sont dans la nature et n'ont été remarquées que très-tard! L'harmonie est dans la nature, et cependant l'oreille des Arabes, des Chinois, n'a pu s'y accoutumer jusqu'à présent.

Les premières traces de l'harmonie se font apercevoir chez les écrivains du moyen âge, vers le neuvième siècle; mais elle resta dans un état de barbarie jusque vers le milieu du quatorzième siècle; époque où quelques musiciens français et italiens commen-

cèrent à lui donner des formes plus douces. Parmi ces musiciens, ceux qui se distinguèrent le plus furent François Landino, surnommé Francesco Cieco, parce qu'il était aveugle, ou Francesco degli Organi, à cause de son habileté sur l'orgue, et Jacques de Bologne. L'harmonie se perfectionna ensuite entre les mains de deux musiciens français, Guillaume Dufay et Gilles Binchois, et d'un Anglais, Jean Dunstaple. Tous trois vécurent vers la fin du quatorzième siècle. Leurs élèves ajoutèrent à leurs découvertes et, depuis lors, l'harmonie s'est continuellement enrichie d'effets nouveaux.

L'habitude d'entendre de l'harmonie dès notre enfance nous en a fait un besoin, dans la musique. Il semble d'ailleurs que rien n'est plus naturel; et dans l'état de civilisation musicale où nous sommes parvenus, il est rare que deux voix chantent ensemble sans chercher à s'accorder, c'est à-dire à faire des accords; chaque voix ne pouvant produire qu'un son à la fois, deux voix qui s'unissent ne peuvent donc faire que des accords de deux sons, ceux-là sont les plus simples possible. On les désigne par le nom d'intervalles, parce qu'il y a nécessairement une distance quelconque d'un son à un autre. Les noms de ces intervalles expriment les distances qui se trouvent entre les deux sons. Ainsi l'on appelle *seconde* l'intervalle compris entre deux sons voisins, *tierce* celui qui se trouve entre deux sons séparés par un autre, *quarte* celui qui renferme quatre sons, et ainsi de suite à mesure que la distance s'augmente d'un son, *quinte*, *sixte*, *septième*, *octave* et *neuvième*. Les intervalles qui dépassent la neuvième conservent les noms de *tierce*, *quarte*, *quinte*, etc., parce que ce ne sont que des doubles ou triples tierces, quartes, quintes, etc., et que leur effet est analogue à celui des intervalles non redoublés.

Si l'on n'a pas oublié que divers sons, tels que RÉ bémol, RÉ bécarré et RÉ dièse conservent la dénomination commune de RÉ, par l'idée de réalité qu'on attache au nom des notes, on concevra sans peine que chaque intervalle est susceptible de se présenter sous différents aspects; car si RÉ forme toujours une seconde à l'égard de DO, ce RÉ et ce DO pourront être dans l'état de bémol, de bécarré ou de dièse, et dès lors la seconde sera plus ou moins étendue, plus ou moins

resserrée. Un intervalle réduit à sa plus petite dimension, et dans lequel on ne trouve que les signes d'un ton et d'un mode quelconque, se désigne par l'épithète de *mineur*. Le même intervalle, dans sa plus grande extension relative au ton, est *majeur*. Par exemple, l'intervalle de DO bécarré à RÉ bémol est une *seconde mineure*, celui de DO bécarré à RÉ bécarré est une *seconde majeure*. Mais si, par une altération momentanée qui n'est conforme à aucun ton, on construit des intervalles plus petits que les mineurs ou plus grands que les majeurs, on désigne les premiers par les noms de *diminués* et les autres par celui d'*augmentés*. Par exemple, l'intervalle de DO dièse à FA bécarré est une *quarte diminuée* qu'on ne peut considérer que comme une altération momentanée; car il n'est aucun ton où DO soit *dièse*, tandis que FA ne l'est pas. Par le même motif, l'intervalle de DO bécarré à SOL dièse est une *quinte augmentée*. Les divers degrés d'extension des intervalles sont donc de quatre espèces: *diminué*, *mineur*, *majeur*, *augmenté*.

On se servait autrefois des dénominations de *juste* et de *faux* pour les variétés d'extension de la *quarte* et de la *quinte*; mais ce qui est faux ne pouvant trouver place en musique, on a renoncé à ces mauvaises expressions.

Tous les intervalles ou accords de deux sons ne produisent pas le même effet sur l'oreille; les uns lui plaisent par leur harmonie, les autres l'affectent moins agréablement, et ne peuvent la satisfaire que par leur enchaînement avec les premières. On donne le nom de *consonnances* aux intervalles agréables, et celui de *dissonnances* aux autres.

Que nos jeunes lectrices nous pardonnent ces explications un peu abstraites, qui seraient plus claires, sans doute, par la pratique que par la théorie. Mais avant de savoir lire, il faut apprendre l'alphabet; les premiers éléments observés et compris, l'étude de la science harmonique deviendra moins aride, et plus susceptible alors d'intéresser les jeunes têtes qui veulent trouver dans le travail le charme uni à l'instruction.

(La suite au prochain numéro.)
MARIE LASSAVEUR.

REVUE MUSICALE.

Sonnez, fanfares et trompettes du plaisir et de la gaieté; joyeuse légion des modernes trouvères, accordez vos harpes, pour chanter la naissance de cette fille attendue que les uns appellent espérance, et que les autres, moins optimistes, nomment tout simplement 1856. Jeunes filles, ouvrez vos armoires, pour y placer des avalanches de bonbons, de coffres élégants, de nouveautés délicieuses; jeunes garçons, préparez les rayons de vos bibliothèques à recevoir les livres pour le choix desquels les grands parents et les bons amis dévalisent les étalages de nos plus belles librairies; concierges et portiers, saluez humblement Monsieur qui passe, et Madame qui sort, offrez-leur courtoisement le journal quotidien et la publication hebdomadaire; allons, M. Lafleur, allons, mademoiselle Lisette, ayez aujourd'hui la mine avenante, la jambe alerte; car vous savez ce que le jour de l'an vous promet, et tous tant que nous sommes, faibles et forts, petits et grands, enfants et

vieillards, n'avons-nous pas à lui demander ou des joies nouvelles ou un soulagement à nos douleurs. Je connais bien aussi de par le monde des visages piteux, des esprits embarrassés, des regards de désolation, qui jettent dans ce grand concert de gaieté leurs notes revêches ou mélancoliques. Que voulez-vous? les uns sont pauvres et ils n'auront en ce jour ni le plaisir de recevoir, ni le bonheur de donner; ceux-ci, il faut les aimer mieux et les saluer plus bas que les heureux de la terre; les autres sont indifférents ou avarés, et ceux-là il faut les plaindre, car le cœur et la générosité, ces dons de Dieu, ils les ont laissés étouffer sous leurs étroites ou viles passions.

Et songez bien, mes très-chères lectrices, que si je vous mets sur ce chapitre, j'ai de bonnes raisons pour cela. Car certainement vous allez donner ou recevoir quelques-uns de ces charmants albums nouveaux, dont l'année se montre prodigue; ne composeront-ils pas une de vos moissons les

plus aimées? et ne serez-vous pas ravies de jouer ou de chanter une douce mélodie nouvellement apprise, ou une jolie chansonnette déchiffrée à livre ouvert? Laissez-moi donc, en l'honneur de madame l'année 1856, vous donner une idée de ces délicieuses compositions, éditées par Heugel, directeur du *Ménestrel*. Je commencerai par la publication tout à fait originale, spirituelle et parfaitement appropriée à la jeunesse, qui a pour titre : *le Livre du bon Dieu*. La poésie de M. Édouard Plouvier, dont le texte est à part de la musique, et cependant reproduit avec les mélodies, est un petit chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et de vérité naïve. M. Darcier, notre charmant chanteur et compositeur, a formulé, sur ces thèmes divers, une série d'airs d'un goût, d'un charme et d'une élégance qu'on ne peut apprécier qu'après en avoir goûté le double effet par la lecture et par le chant. Cet album se compose de dix morceaux intitulés : *Madame la Terre, le Chevalier Printemps, Monseigneur l'Été, Sa Majesté l'Automne, le bonhomme Hiver, la Mère Providence*. Une autre livraison qui suivra celle-ci sera composée de : *l'Ami Soleil, Son Altesse la Lune, les Anges, le Père*. Convenez que les titres promettent.

Une autre production de la nouvelle année est l'Album du *Ménestrel*, dû aux talents réunis de MM. Abadie, Amat, Lhuillier, Masini, Nadaud et Wekerlin.

Parmi les morceaux qui composent cet Album, et qui tous rivalisent de gaieté, de sentiment et d'excellent goût, je citerai : *Nous n'irons plus au bois*, paroles d'Alexandre Guérin, musique de Masini, qui est appelé à obtenir un véritable succès dans les salons parisiens; *Petit-Pierre*, pa-

roles de Galoppe d'Onquaire, musique de Léopold Amat; *le Bonsoir*, paroles et musique de Gustave Nadaud, et *Brise des Alpes*, charmante tyrolienne de Wekerlin.

Passons à l'Album des pianistes, recueil où les élèves de toutes forces trouveront un puissant intérêt, tant à cause de la manière consciencieuse dont ces études sont traitées, que par la graduation des morceaux qui, faciles au début, finissent par demander un certain travail, sans néanmoins arriver à des difficultés arides.

Cette collection intéressante se complète par l'Album de danse; et certes, au moment où de toutes parts les salons s'ouvrent et les archets frémissent, ce dernier recueil ne sera pas le moins apprécié. *La Promenade au bois de Boulogne*, polka-mazurka de M. Longueville, est une brillante introduction à cet Album. *Fleur du matin*, schottisch par Bousquet, est d'une verve accentuée et fringante qui donnerait à mesdames les douairières, mollement étendues dans leurs fauteuils, des réminiscences de folle gaieté. Puis on entend le bruit des castagnettes, une ronde de brunes Andalouses semble passer devant nos yeux : c'est la grande valse dite des *Castagnettes*, de M.L. Micheli. Cette composition est charmante de style, et la couleur locale y est parfaitement ménagée. *L'Echo des montagnes*, polka pastorale, a un cachet qui fait contraste avec le morceau précédent. Il est empreint d'une grâce et d'une gaieté champêtre d'un effet infiniment pittoresque. Le recueil se termine par un brillant quadrille de Strauss qui fera cet hiver une entrée triomphante dans les cercles où la danse est en honneur.

MARIE LASSAVER.

Correspondance.

Dieu soit loué, ma chère amie, voici venir Noël et ses joies saintes! Bientôt, au milieu de la nuit froide et ténébreuse retentiront les cloches des églises, ces cloches aimées qui appellent les chrétiens à la prière. Alors, mon père fermera le livre qui aura charmé les heures de la longue soirée; mon frère quittera son manuel d'étude, ma mère et moi nous déposerons l'aiguille confectionneuse de quelque vêtement pauvre, — une layette sans doute. — Et, tous ensemble nous nous rendrons au temple pour prier auprès du berceau du Sauveur. Mais quel berceau! Un autel paré de fleurs, étincelant de lumières, caressé par l'harmonie des orgues, entouré d'une foule immense, recueillie, prosternée, voilà, après dix-huit siècles, la crèche de Bethléem! Le prophète l'avait dit : « A celui qui n'aura pas en naissant où reposer sa tête, il sera élevé par les générations futures des temples magnifiques! » Et ces temples sont élevés au milieu des cités, dans les hameaux, les villages; et aux mêmes jours, aux mêmes heures ils rappellent l'histoire d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix!

Mais, étrange contraste des choses de ce monde! A cette nuit sainte, à ce jour de recueillement, de pieuses pensées, de prières, succédera le tumulte des plaisirs bruyants, des fêtes.... Noël passé, les salons s'ouvrent, les visites intéressantes et intéressées recommencent, le cercle charmant des réunions intimes s'élargit, la table à ouvrage disparaît pour faire place aux danseurs, les nouvelles toilettes se montrent; femmes et jeunes filles se parent de tous leurs charmes : c'est le règne de la mode, c'est l'époque des

grandes réunions, des diners priés, des bals, des concerts. — Tu ne le sais que trop, n'est-ce pas, chère amie, toi qui, privée de ta mère, vas être obligée de la remplacer non-seulement auprès de tes jeunes sœurs, ce que tu fais si bien, mais dans les diverses fêtes que ton père se propose de donner cet hiver! Ah! je te plains, car cette mission te coûtera bien des ennuis, bien des larmes que tu devras lui cacher pour ne pas raviver ses douleurs. N'est-ce pas ton bonheur, ton avenir qu'il a en vue? Te former aux habitudes, aux usages du monde, t'apprendre à recevoir et à être reçue, voilà son but. Il est fort sage, et, comme je crois avec toi qu'il est certains conseils que sa qualité d'homme le rendent incapable de te donner, je m'empresse, selon ton désir, de répondre aux questions que tu me poses concernant les diners priés :

C'est ton père qui se charge des invitations par lettres imprimées, et par visites aux personnes âgées ou très-notables, qu'il doit recevoir. Il les fait, ou les adresse huit jours à l'avance, afin que chacun puisse répondre à l'invitation. — C'est ton père aussi qui règle le menu du dîner; ton rôle se borne donc à surveiller les domestiques afin que tout soit prêt à temps, à placer les convives d'après les avis de ton père, à les recevoir, c'est-à-dire à te montrer envers eux attentive, empressée.

Tu t'habilleras de bonne heure, et ta toilette consistera en une robe de soie montante et très-simplement ornée, des manches et un col en mousseline; quelques nœuds de velours dans tes cheveux, des gants clairs et un mouchoir de batiste avec broderie

sur un lit en écusson : Tu mettras à tes jeunes sœurs des robes de mousseline blanche décolletées.

Dans le salon où seront reçus les convives tu occuperas le fauteuil du coin de la cheminée jusqu'à ce qu'une dame âgée arrive; tu le lui céderas alors et tu t'assieras à ses côtés, l'occupant d'elle et de toutes les autres dames que tu t'efforceras de rattacher ensemble par une conversation générale. — Comme chaque invité entrant viendra te saluer, tu t'inclineras légèrement devant lui, et, s'il t'adresse quelque paroles aimables, tu y répondras simplement et sans prendre de ces airs embarrassés qui ne passent jamais pour de la modestie.

Quand le domestique viendra dire : *Monsieur est servi*, tu te lèveras, et tu accepteras le bras du convive à qui appartient l'honneur de te conduire dans la salle à manger. Seulement, tu attendras pour partir que ton père t'ait précédée avec la femme la plus notable de ses invitées.

Arrivée dans la salle à manger, tu quitteras ton cavalier, et tu aideras tes convives à trouver la place qu'un billet placé sur leur assiette leur assigne. La tienne est celle qu'eût occupée ta mère, c'est-à-dire en face de ton père, que tu dois aider dans les honneurs de la table et seconder modestement dans les frais de la conversation. — Occupe-toi surtout de tes voisins : la place d'honneur qu'une perte irréparable te lègue, trop jeune encore, te fait un devoir de te montrer excessivement prévenante, de te multiplier en quelque sorte en te faisant femme par les soins, jeune fille par la conversation. — Que, tout en causant, ton regard se promène jusqu'aux extrémités de la table, afin de t'assurer si le service des domestiques ne laisse rien à désirer, si chacun est pourvu du nécessaire : c'est une attention bien appréciée par les personnes que leur rang et leur âge relèguent au loin.

Le dîner fini, tu retourneras au salon au bras de l'un de tes cavaliers : ce n'est pas ordinairement celui qui a conduit qui ramène. Tout le monde rentré, on se forme en groupe et on cause pendant que le domestique, les bras chargés d'un plateau, fait circuler le café. — Si quelques personnes n'en sont point pourvues, informe-toi près d'elles si elles n'auraient pas été oubliées; dans ce cas, va prendre toi-même une tasse servie et le sucrier, et présente-les à la personne en t'excusant de la négligence dont elle a été l'objet.

Tu vois que tout cela n'est pas bien difficile, et qu'avec un peu d'intelligence, et une bonne volonté persévérante, une jeune orpheline peut vite devenir une aimable maîtresse de maison....

L'arrivée spontanée de Florence, accompagnée de Louise et de Berthe, m'a fait hier te quitter brusquement, ma chère amie, et voici ce qui les amenait; c'est Florence qui parle :

« Ma chère Jeanne, Louise désire te consulter sur ce qu'elle pourrait faire pour sa mère à l'occasion de la nouvelle année; Berthe est samedi prochain d'un grand dîner : l'une et l'autre ont demandé à m'accompagner chez toi...

— Ah! oui, mademoiselle, interrompit Berthe, je suis bien ennuyée, je ne sais quelle toilette faire; ma grand'mère dit qu'une toilette de ville suffit; moi, qui sais qu'à ce dîner se trouveront de grands personnages, des généraux, des marquis, des comtes, des conseillers d'État, je prétends qu'il me faut une toilette de bal; ma grand'mère ne veut pas me croire, elle m'accuse

d'être vaine et coquette, et comme cela n'est pas, je me lamente, je pleure, et samedi je serai laide à faire fuir avec mes yeux rouges et mes joues brûlées par les larmes.

— Calmez-vous, Berthe, lui dis-je, et croyez que vous n'obtiendrez rien de votre grand'mère si vous paraissez vous obstiner à mépriser ses avis. Les vieillards n'aiment pas à être contredits par ceux qu'ils sont appelés à diriger; vous eussiez mieux fait de vous taire et de remettre votre cause en des mains moins jeunes que les vôtres : elles l'eussent mieux plaidée; mais rassurez-vous, nous tâcherons de concilier l'austérité de votre grand'mère avec votre petite coquetterie, et toutes ensemble, nous allons vous composer une toilette de petite soirée dont vous soumettez le plan à madame votre grand'mère; je suis certaine qu'il obtiendra son approbation. Mais, auparavant, permettez-moi d'ouvrir mes planches devant mademoiselle Louise et d'y chercher avec elle ce qui pourrait plaire à sa mère.

— Mademoiselle Louise! Ah çà! Jeanne, interrompit Florence, vas-tu nous tenir sur ce ton de cérémonie? Louise est, comme toi, mon amie, elle vient te demander un conseil et serait bien aise de faire partie de nos petites réunions de travail; si tu la traites de cette façon, tu nous priveras des lumières de son intelligence, car elle n'osera plus revenir sans y être invitée.

— Tel n'est pas mon but, ma chère Florence, et pour te le prouver :

Louise, dis-je en me tournant vers mademoiselle de Santeuil, je serais heureuse de vous compter au nombre des *industrielles abeilles* qui composent la ruche que nous nous efforçons de former. Venez donc, toutes les fois que vous le pourrez, nous aider dans nos travaux, si, comme nous, vous y trouvez un repos, un délassement, un plaisir.

— Mademoiselle Jeanne, je suis trop heureuse de l'honneur que vous me faites pour le refuser, car près de vous on s'instruit...

— Pardon, interrompis-je, n'achevez pas : je sais peu, mais je redis volontiers à qui me les demande les renseignements que je recueille de la bonne et douce affection de ma mère.

Voyons, voulez-vous jeter les yeux sur mes planches? Berthe, êtes-vous des nôtres?...

— Oh! oui, mille fois, à la condition d'avoir une jolie toilette pour mon grand dîner.

— Et quelques conseils sur la manière de s'y tenir, ajouta Florence; il me semble que c'est à quoi tu penses le moins.

— Comment! est-ce qu'on se tient dans un grand dîner autrement que dans un autre?

— Non, Berthe, répondis-je; mais il y a des usages que vous pouvez ne pas connaître, puisque c'est la première fois que vous allez vous trouver dans une réunion de ce genre; c'est à eux que Florence fait allusion.

— Ah! vous me les direz, mademoiselle Jeanne, car je ne veux être ni gauche ni maladroite; je veux, au contraire, que l'on me trouve aimable et que l'on me croie une grande habituée du monde.

— A votre âge, Berthe, ce serait la plus fâcheuse impression que vous pussiez produire; aussi je ne vous le souhaite pas. Mais voyons nos planches, Florence et Louise attendent.

1, COL MOUSQUETAIRE à broder au feston sur nansouk, batiste, ou mousseline au choix.

— C'est-à-dire, ma chère Jeanne, selon l'usage qu'on en veut faire; car les cols et les manches à revers en jaconas, nansouk ou batiste ne seront jamais que des cols négligés, malgré les charmants boutons en or ou en pierres fines qui les attachent. Mais il me vient une idée... car ce dessin est très-joli et mérite plus d'honneur. Si on le brodait sur mousseline, et que sous les médaillons on mit une double étoffe, cela formerait une application.

— L'invention est excellente, ma chère, et m'en inspire une autre! Pourquoi, au lieu d'une double mousseline, ne placerait-on pas un tulle *crêpe*? La broderie faite, on découperait la mousseline et on aurait une application à jours?

— A toi la palme, chère Jeanne, la palme de perfectionnement, j'entends!.. Ah! voici sous le n° 2 la manchette assortie au col.

— Oui, c'est simplement un revers qui doit être monté sur un poignet brisé, attaché lui-même à une manche bouillon d'une moyenne ampleur.

3, *Albertine*, plumetis simple ou feston.

4, *Mouchoir*. — Est-ce bien ce que tu désires?

— Parfaitement, bonne Jeanne; de l'élégance et pas de plumetis, l'avais-je dit, tu ne pouvais mieux réussir!.. Pour te remercier, je te dispense de l'explication: je vois comment je dois le faire.

5, *Écusson* pour coin de mouchoir. Tout ce qui est pointillé sur ce modèle doit être brodé au point de sable; ce qui est rayé, au point de plume, et le reste, (les œillets exceptés, parce qu'ils doivent être faits en œillets ou en pois alternés de cordonnet), au plumetis.

6, *L. B.*, feston ordinaire

7, *L. M. P.*, point de rose.

8, *A. D.*, cordonnet mat.

— Mademoiselle Jeanne, dit Louise, si on faisait des points d'échelle entre ces deux cordonnets, il me semble que ce serait moins lourd?

— C'est une idée excellente, répondis-je, et que je n'aurais pas eue.

9, *Jeanne*, cordonnet mat et cordonnet fin.

10, *Carolina*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

11, *Mary*, plumetis.

12, *Emilie*, plumetis.

13, *Petit entre-deux*, plumetis très-fin, pouvant servir pour objets de layette, corsages, fond de manches, houillons, etc.

14, *Guirlande de roses*.

— Oh! la miniature, dit Florence en indiquant les gracieuses guirlandes de roses.

— Oui, si tu les brodes avec du coton très-fin. Entreprenons donc ces guirlandes... tu en feras des entre-deux pour manches que tu alternas avec de la valencienne, ce sera très-joli.

— Et aussi long que la robe de Pénélope?

— Si tu veux faire comme cette princesse... A propos de robes, regardez.

— Oh! qu'est-ce donc? s'écrièrent mes trois amies.

— Une surprise, leur répondis-je, un aliment *solide* offert à votre courage, à votre patience.

Les n°s 15, 16, 17 et 18, sont des *Volants* gradués et une garniture de corsage pour une robe de mousseline.

— C'est bien beau, dit Florence, mais je me récusé.

— Pas moi, dit Louise, et je serais bien aise de savoir comment m'y prendre pour broder ces volants.

— Le mieux, dis-je, serait, je crois, de les broder au métier, le travail aurait plus régularité; les œillets grands et petits et le feston feuille de rose, seulement, devraient être faits à la main. Ce dessin doit être boursé et brodé avec du coton un peu gros. Ne pensez-vous pas que cette robe ferait une belle toilette de mariée?

— Oui, pour le printemps, dit Louise.

19, *B. C.* Plumetis fendu.

20, *COIN de MOUCHOIR*, plumetis fin, œillets ombrés et œillets ordinaires.

21, *H. B.* Plumetis fendu.

22, *ENTRE-DEUX* pour objets de layette ou de trousseau.

23, *Pauline*, plumetis simple ou feston.

24, *Caroline*, plumetis simple ou feston.

25, *Écusson* pour mouchoir, plumetis avec mélange de jours et d'œillets.

26 et 27, *PASSE et ROND* d'un bonnet de baptême; plumetis, point de plume et jours. Un point turc entoure le rond.

28, *SEMÉ* pour fond de bonnet, de manches bouillons: plumetis et point de sable.

29, *QUART D'UN MOUCHOIR*. Ce dessin, plumetis et feston, doit toute son élégance à la variété des jours qui ornent le dentelé du bord.

30, *COL IMPÉRIAL*. Je vous recommande ce dessin; je l'ai vu exécuté, il est charmant.

— Sur ta parole, dit Florence, je vais entreprendre ce col pour ma mère; dis-moi vite comment je dois le faire?

— Comme toutes les guipures que je t'ai expliquées; les barrettes, auxquelles tu vois des petites dents, se font au point de Venise; les fleurs au plumetis entourées d'un feston, et les festons, dans le milieu desquels se trouvent les pois, au point de roses. Si, pour les barrettes au point de Venise (l'explication de ce point a été donnée dans le numéro d'octobre 1853), le courage ou le temps te manquait, tu pourrais employer le coton dit *coton cordonnet*, qui remplace très-bien et très-solidement les barrettes *simples* que l'on fait au feston.

31, *MANCHE BOUILLON* assortie au col.

32, *Écusson* pour mouchoir renfermant le nom d'*Isaure*. Plumetis, feston et œillets ou pois.

33, *Encore un mouchoir*; mais celui-ci doit être fait au plumetis avec jours aux endroits marqués de petites croix. Une rangée d'œillets ombrés forme l'encadrement intérieur de ce dessin, dont le bord pourrait être garni d'une petite valencienne ou d'une guipure.

— Je ne suis pas de ton avis, Jeanne, dit Florence; j'aimerais mieux rien.

34, *ENTRE-DEUX* pour manches bouillon ou pour bas de jupon, à placer entre trois rangs de petits plis et un ourlet de huit à dix centimètres.

— Mademoiselle Jeanne, dit Berthe, je ne vous souhaite pas un jupon de ce dessin: il n'a rien de bien nouveau!

35, 36 et 37, *ENTRE-DEUX* qu'on doit broder avec du coton très-fin au point de plume, point de sable et plumetis: le pointillé marque des points de sable; on peut faire des jours dans le cœur des fleurs.

38 et 39, Dessins détachés pouvant servir pour fond de bouillons, de canezous, etc.

40, C. V. Plumetis.

41, P. L. Plumetis.

42, B. F. Plumetis simple.

Ici finit la planche de broderie.

— Me permets-tu de te féliciter, Jeanne, de tes progrès en dessin ? tous ceux de cette planche sont ravissants, jolis, comme jamais !... et si faciles à exécuter.

— Ah ! de grâce, exceptez-en les guirlandes de roses, mademoiselle Florence ! s'écria Berthe.

— Chut ! jeune fille, repris-je, ne parlez pas si haut. Si vous élevez ainsi la voix samedi, à votre grand dîner, on vous prendrait pour une personne mal élevée.

— Ah ! ne me parlez pas de ce dîner. Depuis que vous m'avez dit que je devrai m'observer, m'écouter, marcher comme ci, me tenir comme ça, je voudrais n'y pas aller. Et ma toilette donc ? j'espérais qu'après l'explication des broderies, vous la composeriez.

— Allons, oui, faisons lui sa toilette, dirent en même temps Louise et Florence, voulez-vous, Jeanne ?

— Certainement. Voyons, commençons par la coiffure... mais, si j'allais chercher ma gravure de modes ? elle vous donnerait peut-être une idée.

— Adopté.

La gravure examinée, le conseil jugea qu'aucune des toilettes ne convenait, et nous composâmes celle-ci pour notre jeune déboutante.

Une robe à deux jupes en taffetas blanc avec semis de petites fleurs : le corsage décolleté, les manches courtes, ornées de rubans assortis. — Dans les cheveux, relevés à l'impératrice avec double bandeau roulé, des perles blanches ; au cou, un petit collier pareil ; quelques bracelets au bras ; un mouchoir sans dentelle à la main ; des gants rosés, mais presque blancs.

— Oh ! merci, nous dit Berthe, merci, mesdemoiselles ! il me semble que je serai fort belle comme cela.

— Jeanne, ajouta-t-elle en se tournant vers moi d'un air suppliant et en me prenant la main, je compte sur vous pour me faire donner cette toilette par ma grand-mère ; vous lui direz qu'elle me tiendra lieu d'étrennes.

Maintenant que me voilà habillée, voulez-vous me dire comment je devrai arriver chez mes hôtes, me tenir à table ? Vous savez que ma grand-mère ne m'accompagnera pas, c'est mon père qui doit me présenter.

— Vous entrerez à son bras, et il vous conduira vers la maîtresse de la maison, qu'il saluera et devant laquelle vous vous inclinerez. Vous reviendrez ensuite prendre une place modeste si votre hôte ne vous retient près d'elle, et là vous attendrez, en vous mêlant à la conversation si vous y êtes invitée, que l'on annonce à la maîtresse de maison que *Madame est servie*. Vous vous lèverez alors, et vous attendrez qu'un bras vous soit offert pour passer dans la salle à manger ; là, vous quitterez votre cavalier ou *cavalière*, vous lui ferez une révérence, et vous irez prendre la place qui vous sera désignée. Alors, seulement, vous quitterez vos gants et les mettrez avec votre mouchoir dans votre poche. Vous prendrez votre serviette, et la déposerez en longueur sur vos genoux sans la déplier ; ensuite, vous poserez vos deux mains sur la table, l'une un peu plus avancée que l'autre, et attendrez ainsi en causant sans bruit avec vos voisins que le domestique vous apporte votre potage. *Mangez-le*, mais ne l'avalez pas ; vous comprenez la différence de ces deux mots.

De même, ne *mâchez* pas vos aliments, triturez-les en silence, et surtout gardez-vous de parler ou de répondre à vos voisins autrement qu'avec la bouche vide.

— Oh ! je le sais !... petite enfant, j'ai été assez grondée pour cela.

— N'acceptez des mets qui vous sont offerts que ceux que vous connaissez, afin de ne pas vous exposer à rendre votre assiette telle à peu près qu'on vous l'a servie ; rien n'est plus désobligeant pour votre hôte si elle s'en aperçoit. Si vous avez besoin de pain, d'eau, attendez pour demander qu'un domestique passe près de vous ; tournez la tête vers lui, et, bas et poliment, demandez-lui ce qui vous manque. Au dessert, évitez de partager un fruit avec vos voisins, mais si l'un d'eux vous l'offre, ne lui faites pas sentir, par un refus, que peut-être il vous désoblige. Si des bonbons à devises vous sont présentés, acceptez-en, prêtez-vous à l'animation qu'ils donnent, mais ne la provoquez pas. En un mot, répondez avec simplicité à tout ce qui est politesse, gaieté modeste, conversation aimable.

— Et quand on servira les vins de dessert, le champagne, pourrai-je en accepter ?

— Si vous l'aimez, pourquoi pas ? mais une seule fois, et très-peu.

Le dîner terminé, la maîtresse de la maison se lève, tout le monde rentre au salon, comme on en est sorti, on sert le café.

— Ah ! ce cher café ! Dites-moi, Jeanne, me permettez-vous de prendre mon petit canard ? mon père me le donne tous les jours.

— Ni petit ni gros, ma chère. Le canard sans tête ni pattes, le canard du fleuve (1) Moka n'est reçu que dans l'intime intimité, et je vous exhorte à ne lui jamais faire les honneurs d'un salon. Quelques jeunes femmes ont voulu le mettre à la mode, et le commerce français, toujours disposé à favoriser les caprices, même les plus excentriques, a imaginé de fabriquer des tasses, grandes comme pour des colibris, que l'on nomme *canards*, et dans lesquelles on sert un morceau de sucre imbibé de café. Un tel canard, vous pouvez l'accepter ; mais... mais... je ne vous le conseille pas.

— Enfin, puisqu'il le faut, je renoncerai à mon canard ; mais quel sacrifice !...

— Voilà le résultat des mauvaises habitudes. Est-ce tout ce que vous désiriez savoir, Berthe ?

— Il me semble.

— Eh bien, passons à l'explication des patrons et des petits ouvrages.

43, 44, PATRON DE MANCHES CRÉNEAUX. C'est un nouveau modèle pour manches de robe. Tu coupes d'abord une manche pagode, puis, au-dessus des entailles qui sont au bord, tu places le bouillonné numéro 44. — Au-dessus de ce bouillonné, tu couds la garniture ou volant numéro 45, découpée en créneaux comme le bord de ta manche, et dans chaque creux tu mets un nœud de ruban à bouts flottants. Le bord de la manche et celui de la garniture doivent être

(1) *Fleuve* ! est un peu ambitieux, mais eût peut-être mieux convenu pour des canards aussi privés que ceux dont il est ici question ; mais sans doute Jeanne a craint, en rapprochant *mare* de *café*, de prêter à un calembour désobligeant pour l'amphitryon de mademoiselle Berthe.

ornés de ruches de ruban, de dentelle ou d'un petit effilé *muguet*.

46, PASSE DE CHAPEAU, modèle Ode.

— Tu te lances dans les célébrités, Jeanne; et puisque tu voles si haut, pourrais-tu nous dire ce que tu as vu pour nos mères?

— Attends, que je me souvienn... Ah! m'y voici. J'ai vu d'abord un chapeau en velours impérial, couleur tourterelle moucheté blanc; il était orné de plusieurs têtes de plumes de la même nuance, également mouchetées en blanc. Ces têtes de plumes, très-petites vers le milieu du chapeau, s'élargissaient en venant former touffe de chaque côté. Au pied de la calotte, et partant à la naissance de ces plumes, était une très-jolie blonde blanche, haute de vingt-cinq centimètres, qui retombait sur le derrière de la tête et voilait à demi le bavolet. Des deux côtés de la passe, cette blonde s'arrêtait sous les touffes de plumes et venait se continuer en voilette sur le bord du chapeau. En dessous de la passe étaient des touffes de bruyères en velours rose entremêlées de blanches. On fait aussi beaucoup de chapeaux en velours noir, ornés de plumes noires et garnis par-dessous de branches de corail mélangées avec de la blonde. Ce genre sied parfaitement aux femmes brunes.

— Et pour nous, Jeanne, avez-vous quelque nouveauté à nous offrir? dit Louise. Dimanche, en allant à l'église, j'ai remarqué beaucoup de chapeaux de peluche; seraient-ils à la mode?

— En effet, on en porte beaucoup de toutes couleurs: rose, bleu, blanc, lilas même. On les orne de velours noir ou de la couleur du chapeau, sur le bord de la passe et de la calotte; quelquefois, pour les très-jeunes filles, on remplace cet ornement par une délicate guirlande de fleurs, terminée de chaque côté par un nœud de velours ou une fleur retombant sur le bavolet; ce bavolet est bordé d'une guirlande de fleurs ou de velours semblable à celle de la passe et de la calotte. Le dessous est garni de fleurs ou de touffes de petits rubans mêlées à des ruches de blonde.

J'ai remarqué enfin un chapeau en velours feutre, — couleur très-adoptée cet hiver, — qui avait la passe et le fond unis; sur la passe était un biais de velours doublé de taffetas rose; ce biais, en se recoquillant tout autour de la calotte, retombait sur des touffes de roses, frimâtées de plumes blanches placées très au bord de la passe. Par derrière, un nœud rose et gris bordé d'une petite frange retombait sur le bavolet; en dessous de la passe se trouvaient des feuillages de velours rose entremêlés de mûres noires; des bouillonnés de blanches et des brides rose et feutre complétaient l'ensemble de ce chapeau.

47, PATRON DE CEINTURE pour jupon de dessous et même pour jupe de robe. Les hanches effacées étant de mode en ce moment, je vous engage à remplacer les coulisses de vos Jupons par ce genre de ceinture. La mode veut que, des pieds à la taille, nous présentions l'aspect d'une poire!... Pour fixer cette ceinture à votre jupon, vous plissez entièrement ce dernier et le cousez à la ceinture. Sur le devant il faut faire une boutonnière qui se fixe dans l'agrafe du corset. Cette ceinture se ferme à l'aide de boutonnières et de boutons ou de petites agrafes.

48, 49, 50, CAPUCHE RISTORI, dernier modèle. Elle fait un peu la pointe sur le front et garantit parfaitement du froid, quoique assez évasée près des joues

pour laisser aux bandeaux et aux ornements de fleurs ou de rubans la place qu'ils exigent. Cette capuche se fait en satin noir gaufré (ce qui évite la piqure, le gaufré produisant le même effet) doublé de satin rose, bleu ou vert. Vous ouaterez légèrement cette doublure, et vous assemblerez vos morceaux, indiqués par lettres alphabétiques; vous placerez ensuite un laitton très-ferme au bord de la première passe; vous joindrez après cela par un point de surjet la doublure au-dessus, et vous cacherez ce point avec une grosse chenille noire, laquelle bordera aussi le bavolet, également doublé. Ce bavolet a soixante-dix centimètres de longueur sur quatorze de hauteur. Dans le haut de ce bavolet, vous ferez une petite coulisse à l'aide de laquelle vous le serrerez à volonté. — Pour orner votre capuche, vous placez sur le sommet de la passe un nœud de ruban numéro 9 que vous disposez en deux boucles longues de dix centimètres chacune, et d'où s'échappent deux bouts de vingt centimètres. Sur le bavolet, vous mettez aussi un nœud, mais en ruban numéro 3. — Sous la passe, placez des nœuds de satin bleu numéro 9; mais ayez soin de les faire assez plats pour qu'ils ne dérangent pas votre coiffure.

51, CAPUCHE RISTORI toute montée.

52 et 53, PATRON ET DESSIN D'UNE TABAYOLLE. Ce genre de coiffure, que l'on a adopté pour les enfants du premier âge, se fait le plus généralement en cachemire d'Ecosse blanc. Quelquefois on emploie du taffetas, même de la moire antique, qu'on brode au passé; mais le cachemire tout simplement brodé d'une grecque en soutache est bien ce qu'il y a de mieux. — Cette *tabayolle* doit être piquée et ouatée comme la *capuche Ristori*; le bord est aussi soutenu par un laitton; il y a une coulisse au-dessus du bavolet qui tient au rond de la tabayolle.

54, CARRÉ DE BRODERIE destiné à un objet d'église; un voile de calice, je crois. C'est un dessin demandé par une de nos amies. Les proportions m'ont été données; j'ai dû m'y conformer.

— Mais, Jeanne, du milieu de ce dessin on ferait une jolie pale.

— C'est vrai; je ne l'avais pas remarqué.

55, DESSIN AU PASSÉ, pour placer en forme de quilles de chaque côté d'une jupe de taffetas, ou de toute autre étoffe de fantaisie.

56 et 57, ABAT-JOUR. Cet ouvrage est très-facile à exécuter; voici comment il faut s'y prendre: taillez en carton ferme une forme d'abat-jour. Posez cette forme sur une table en bois ou en marbre (une planche bien polie serait, pour cause, préférable), et, à l'aide d'un canif très-pointu et très-aigu, découpez transversalement dans ce carton des bandes de un centimètre, également espacées. Si l'espace que vous laisserez entre chacune de ces bandes est d'un centimètre, vous devrez avoir neuf bandes découpées et huit bandes mates, depuis la première qui forme le *bas-bord* de l'abat-jour jusqu'à la dernière, qui forme le petit orifice touchant le verre de lampe. Ce travail terminé, vous collerez, à l'aide de gomme arabe délayée avec de l'eau, six petites bandes de carton, de deux centimètres de largeur, en sens inverse de vos découpures, afin de donner de la solidité à votre carcasse: une de ces bandes devra cacher la jonction de cette carcasse, que vous aurez préalablement formée. Doublez-la ensuite d'un papier *pelure*, collé par le même procédé que les

petites bandes, et occupez-vous ensuite de l'enjolivement de cet abat-jour.

D'abord, collez sur la première bande de carton (celle du bord) une petite bande de papier doré. Sur le modèle n° 57, taillez du papier blanc *pelure* et du papier vert lumière un peu plus épais que le blanc. Découpez les bords de ces modèles (dont il vous faudra un grand nombre) comme on découpait autrefois les bobèches, et fermez-les sur la longueur, ce qui leur donnera la forme de cornets ou d'éteignoirs. Ayez six roses sans feuilles, et placez ainsi sur votre abat-jour vos cornets et vos fleurs.

Sur la bande de carton superposée à celle recouverte de papier doré, collez un à un, et par la pointe, une rangée de cornets verts. Sur la seconde bande (troisième bande de carton), cinq cornets verts, quatre blancs, cinq verts, quatre blancs, cinq verts, quatre blancs, cinq verts, quatre blancs, cinq verts, quatre blancs, cinq verts et quatre blancs. Toutes les proportions que je vous indique là ne seront bonnes que si votre abat-jour a dans le bas quatre-vingt-quinze centimètres de circonférence à peu près, et dix-sept centimètres de hauteur. La troisième bande est recouverte par trois cornets verts et cinq cornets blancs alternés. Arrivées à la quatrième bande, vous placerez les six roses disposées symétriquement, les appuyant sur trois bandes de carton; les pétales du dessous seront seulement collés, afin de ne rien enlever à la légèreté et à la grâce de la fleur; les vides laissés entre chacune des fleurs seront remplis par des cornets blancs et verts alternés; enfin les trois dernières bandes, celles du haut, seront recouvertes par deux cornets verts et trois blancs: vous placerez les couleurs l'une sur l'autre. Une petite bande de papier doré cachera le haut du dernier rang, comme il cache le premier.

— Ah! que de peine vous vous donnez pour nous, mademoiselle Jeanne!

— La peine n'est rien, Louise, si vous m'avez comprise.

— Parfaitement! s'écrièrent ensemble nos trois amies.

58. EFFET D'UN SACHET EN VELOURS BLEU. Au milieu est un médaillon dans lequel est brodé au petit point sur canevas de soie, un bouquet de roses Pompadour. La forme de ce bouquet doit être allongée. Votre broderie faite, posez dessus votre velours et le découpez autour de votre bouquet en forme d'encadrement. — Montez soigneusement les bords à l'intérieur, et fixez votre rentrée à votre médaillon à l'aide d'une soutache d'or solidement cousue. Votre sachet doit avoir 30 centimètres de longueur sur 25 de largeur. Vous le ouaterez, parfumez, le doublerez comme tous les sachets du monde et vous le garnirez tout autour d'une torsade ou d'une frange. Vous ajouterez à chaque coin une rosette en passementerie.

59. MANCHETTE MOSCOVITE en velours. Coupez deux morceaux de velours ayant, chacun 30 centimètres de longueur et 15 centimètres de largeur; doublez-les d'une soie légère, blanche, ou de couleur; dans le bas, sur la longueur, entre la doublure et le velours, placez deux élastiques en caoutchouc que vous fixez par un point devant, comme pour faire deux coulisses; à 4 centimètres de distance de ces deux élastiques, placez un seul rang de caoutchouc et bouillonnez légèrement votre velours. — Le reste de l'étoffe forme

un second bouillonné que vous garnissez d'un volant bordé d'une bande de peluche, de dentelle ou d'effilé. Ces manchettes se vendent 10 et 12 fr.; en les faisant soi-même, elles ne coûtent presque rien.

60. *POUFF*, composé de mousse émaillée de petites paquerettes de toutes couleurs; nous avons expliqué bien souvent comment se font ces tabourets. Les proportions de celui-ci sont de quarante centimètres de diamètre; pour le couvrir, on fait deux enveloppes: la première en calicot, dans laquelle on introduit ou de la plume ou du wareh; la seconde en percaline verte, sur laquelle on pose le travail en mousse, commençant par le bord, et tournant tout autour jusqu'au milieu. La mousse posée, on la parseme de paquerettes soit en laine, soit en papier.

61. *ENVELOPPE DE SERVIETTES*. Cette enveloppe se fait généralement au crochet à jours, que l'on double ensuite d'une percaline de couleur claire. Le crochet doit avoir trente centimètres de longueur et vingt-cinq de largeur. Tout autour, une ganse en ficelle vient de chaque côté former une boucle qui maintient deux boutons en ficelle. Du crochet blanc serait plus joli, mais bien plus salissant.

TRICOT LOSANGES.

Ce tricot peut se servir pour manteau de lit, dessus d'édredon, fond de rideaux, toilette Duchesse; etc.

Commençons par diviser un nombre de mailles par 12 et 6 de plus pour les deux lisères.

1^{er} TOUR. — A l'endroit, 2 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois de suite $\times 2$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois de suite \times (retourne au signe), finis l'aiguille par 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 fois de suite, 2 unies.

2^e TOUR. — A l'envers.

3^e TOUR. — A l'endroit, 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, répété trois fois $\times 4$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, quatre fois \times (retourne au signe), finis par 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 3 fois, 1 unie.

4^e TOUR. — A l'envers.

5^e TOUR. — 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois $+$ 6 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois \times (retourne au signe), 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois, 2 unies.

6^e TOUR. — A l'envers.

7^e TOUR. — A l'endroit, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois $\times 8$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois \times (retourne au signe), 8 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois, 1 unie.

8^e TOUR. — A l'envers.

9^e TOUR. — A l'endroit, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois $\times 6$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois \times (retourne au signe), 6 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois, 2 unies.

10^e TOUR. — A l'envers.

11^e TOUR. — A l'endroit, 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois, $\times 4$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, quatre fois \times (retourne au signe), 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois $\times 1$ unies.

12^e TOUR. — A l'envers.

13^e TOUR. — A l'endroit, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois $\times 2$ unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois \times (retourne au signe), 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois 2 unies,

- 14^e TOUR. — A l'envers.
 15^e TOUR. — A l'endroit, 1 maille unie \times 1 jetée, 1 rétrécie surjetée \times (retourne au signe), 1 unie.
 16^e TOUR. — A l'envers.
 17^e TOUR. — A l'endroit, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, six fois \times 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois \times (retourne au signe), 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, six fois, 2 unies.
 18^e TOUR. — A l'envers.
 19^e TOUR. — A l'endroit, 1 maille unie, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, six fois \times 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 fois \times (retourne au signe), 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, six fois, 1 unie.
 20^e TOUR. — A l'envers.
 21^e TOUR. — A l'endroit, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois \times 6 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, trois fois \times (retourne au signe), 6 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois, 2 unies.
 22^e TOUR. — A l'envers.
 23^e TOUR. — A l'endroit, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois \times 8 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, deux fois \times (retourne au signe), 8 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois, 1 unie.
 24^e TOUR. — A l'envers.
 25^e TOUR. — A l'endroit, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, cinq fois.

DENTELLE QUI PEUT SERVIR D'ENTOURAGE AU FOND QUE JE VIENS DE T'EXPLIQUER.

Monte 16 mailles.

- 1^{er} TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, un rétrécie, 3 jetées, 1 rétrécie, 3 jetées, 1 rétrécie, 1 unie.
 2^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 3 unies.
 3^e TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jeté, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 9 unies.
 4^e TOUR. — 10 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 3 unies.
 5^e TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie.
 6^e TOUR. — 3 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 2 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 3 unies.
 7^e TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 13 unies.
 8^e TOUR. — Rabats 8 mailles, 5 unies, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 1 unie, 1 à l'envers, 3 unies.

C'est fini!...

—Oui, dit Florence, et la gravure de modes! — et la planche de lingerie!...

—C'est vrai, mais si tu étais bien aimable, tu donnerais ces explications-là à Louise et je me reposerais à mon tour en t'écoutant.

—Gracieuse et bonne amie, que puis-je te refuser? Louise perdra au change, mais...

—Nous abusons de Jeanne, interrompit vivement Louise, remettons à un autre jour...

—Je m'y refuse, chères amies.

—Allons, dit Florence, je te succède et je prends la gravure de modes.

La jeune fille placée sur le premier plan porte une robe de taffetas à trois volants; au bord de chaque volant est disposée une bande de taffetas de couleur tranchante sur laquelle sont placés en losanges des rubans de velours épinglé n° 3. — Les basques, le revers du corsage, et les deux volants des manches sont ornés de la même manière. Une dentelle guipure placée sur le décolleté du corsage est fixée sur le devant par un nœud de velours épinglé, n° 12. Les bouts de ce nœud flottent jusqu'au bas du corsage, deux rangs de la même dentelle forment les manches pagodes. — Dans les cheveux, des cordons de perles s'entremêlent aux bandeaux, ainsi qu'au chignon tombant tout à fait sur le cou. Cette toilette et cette coiffure sont pour petite soirée.

La seconde jeune fille porte, au contraire, une toilette de bal; sa robe de taffetas est ornée dans le bas de deux rangs de frange dont la tête est cachée sous une ruche de rubans gaufrés, invention due à M. Desterbecq. Sous cette première jupe se trouve une seconde jupe en tulle grenadine; celle-ci arrive au premier effilé de la jupe de taffetas. — Elle est garnie de pyramides de bouillonnés entourées d'une ruche de ruban de gaze gaufré et terminée par un nœud de large ruban. Le corsage décolleté est orné d'une berthe faisant la pointe devant et derrière. Cette berthe est recouverte de la même manière que les jupes, c'est-à-dire de frange, de bouillonnés, de ruches et de nœuds de rubans. Un rang d'effilé ayant pour tête une ruche de ruban forme les petites manches courtes. Un bouquet de fleurs est placé dans le milieu du corsage.

Quant à sa coiffure, dont les cheveux sont par derrière, elle est composée tout simplement d'un huit en rouleau qu'ombragent de légères fleurs, retombant gracieusement en longues tresses sur les épaules. Sur le devant l'arrangement des cheveux est moins facile, et, pour me faire mieux comprendre, j'emprunterai, si tu veux bien le permettre, à M. Croisat, ce coiffeur célèbre dont je t'ai parfois parlé, quelques explications pour le *tressage* des cheveux qui encadrent le visage et que cet artiste appelle une *soudure* faite à *main levée*. Comme aucune femme, aurait-elle les plus beaux cheveux du monde, ne pourrait près des tempes fournir assez de cheveux pour l'exécution de cette coiffure, il ne faut pas s'étonner si je viens te parler de nattes factices, de faux cheveux. Donc, je reprends le fil de mon discours, ou plutôt de ma leçon, et je te dis que pour faire cette tresse on détache dans la partie inférieure du bandeau, à un centimètre de la raie de devant, une mèche que l'on peigne en lui faisant faire un petit mouvement en arrière; cette mèche on la tient d'une main entre le pouce et l'index; de l'autre main, on prend la fausse mèche, ou la mèche artificielle, si ce mot sonne mieux à ton oreille (elle a soixante centimètres environ de longueur), et on la pose sur la mèche naturelle par le milieu de la longueur, le plus près de la tête possible; là, on commence le *nattage* de cette façon: avec la main qui est restée libre, on fait la première maille de la tresse en trois, rabattant d'abord la tête de la mèche factice, puis la mèche naturelle et ensuite la pointe de la mèche factice; on continue ainsi le *nattage* jusqu'à ce que l'on soit arrivé à l'extrémité de la tête et de la

mèche factice. Le *tressage* étant fini, la jonction de cette mèche artificielle devient invisible, puisque la monture, seule partie qui pourrait *nous trahir*, va se perdre sous le huit qui est par derrière : les bandeaux qui complètent si gracieusement cette jolie coiffure sont faits un peu dans le *sentiment* de ceux de la jeune fille en robe rose. Mais la chose la plus importante pour la parfaite exécution de cette coiffure, ainsi que pour toutes celles que je puis encore t'enseigner, c'est de savoir faire les raies d'une régularité irréprochable, car sans une division de cheveux bien nette, et affectant avec une entière pureté ou la ligne droite ou une courbe d'un mouvement régulier, jamais tête ne pourra prétendre se dire bien coiffée. Cette pureté de lignes s'obtient sans le secours d'aucun coiffeur, au moyen du *séparateur Croisat*, invention qui a valu à son auteur une mention honorable et une médaille de bronze à l'Exposition universelle. Le séparateur prend divers noms, ou du moins divers numéros, selon le genre de raies que l'on veut obtenir; l'emploi de ce petit instrument, ne manquant pas d'une certaine élégance, est des plus faciles; je vais cependant, pour plus de sûreté, emprunter au journal le *Coiffeur parisien*, si bien rédigé par M. Croisat, quelques conseils sur la manière de s'en servir.

Séparateur n° 3, avec lequel on obtient la raie de devant.

Pour le tirage de cette raie, on commence par bien peigner les cheveux de devant du milieu de la tête, en descendant, de manière à détruire l'ancienne séparation; ensuite, on prend le séparateur, on le courbe avec le pouce, afin de lui donner la forme de la tête, et, placé devant un miroir, on le met en place le plus au milieu possible et la denture en arrière. Ceci fait, d'une main on soutient le séparateur près du front, et avec l'autre on introduit le poinçon dans la rainure et l'on tire la raie d'un seul trait en descendant. Afin d'être toujours certain d'obtenir une raie parfaitement pure, on devra appuyer légèrement sur l'un des côtés de la rainure.

N° 4. — Pour faire la raie transversale ordinaire, il faut, lorsque la raie de devant a été faite, soit à la main, soit au séparateur n° 3, peigner les cheveux des deux côtés de la tête, en descendant vers les oreilles, de manière à mêler l'ancienne raie. Après cela, on pose le séparateur, la denture en arrière, juste à la distance où l'on veut avoir la séparation; on attache les rubans sous le menton, et comme la traverse est mobile et brisée, on peut pousser les bandes par les bas côtés, de manière que la raie de chair se termine bien au point où on le désire. Ceci fait, on pose une main sur le séparateur, afin qu'il ne vacille pas, et avec l'autre main, armée d'un poinçon, on tire la raie en deux temps, en commençant toujours par le point du centre marqué par la raie de devant, ayant soin d'appuyer le poinçon contre le devant du séparateur.

Nous recommandons, lorsqu'on est arrivé au bas des tempes, de faire une tresse avec la partie des cheveux qui appartient au devant, sans quoi la raie pourrait se mêler. Pour faire la raie anguleuse dite à l'*Impératrice*, après avoir fait la raie de devant, on chasse sa chevelure en arrière, on ferme un peu le sépara-

teur, afin qu'il forme un angle aigu, et on le pose sur le derrière de tête, jusqu'au point de départ de la raie de devant : on noue les rubans sous le menton et l'on tire sa raie en deux temps, en commençant par le coin de l'angle et en suivant le derrière des bandes, et non le devant, comme il est dit ci-dessus.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE LINGERIE.

1, BONNET DE DENTELLE, avec traverses de velours. Deux étages de dentelle reposent sur deux rubans de taffetas tuyautés; de chaque côté, des pompons de velours s'entremêlent à des rubans de taffetas.

2, BONNET formé par un rond de velours, et par une passe figurant des brides bordées de dentelle et rayées de velours.

3, 4, 5 et 6, FICHUS plus ou moins *Ristori*, composés de rubans, de dentelles, de franges et de velours.

7, BERTHE-BRETTELLE, composée de dentelle et de velours.

8 et 9, FICHUS ornés de petits velours noirs; ces fichus peuvent servir pour les robes ouvertes que portent encore quelques arriérées.

— Merci de ta peine, ma chère Florence.

— Merci? ce n'est pas assez Jeanne, paye-la-moi vite, en me disant ce que je dois faire quand je vais être marraine. Ah! quelle corvée!

— En pensant à l'avenir, dis plutôt quel devoir! Mais rassure-toi... ta foi, ta charité te le rendra facile. Quant à ce que tu dois faire le jour du baptême, rien de plus simple. Tu te rends chez l'accouchée, à qui tu fais un présent, consistant le plus souvent en un joli coffret, dans lequel tu mets une robe de baptême et un bonnet destinés à son enfant. Tu donnes à la garde, aux domestiques un peu d'argent, et tu attends l'arrivée du futur parrain, qui, lui, devra t'offrir des dragées, des gants et même un bouquet de fleurs; tout cela, ma chère, en échange d'un gracieux salut et d'un aimable remerciement...

— Et puis?... c'est tout?...

— Rien de plus, rien de moins, ma Florence... Tu vas ensuite à l'église, où le prêtre te dit ce que tu as à faire, où le parrain *suffit* à tous les frais.

— Très-chère Jeanne, sûre de bien faire, je me conformerai à tes renseignements. Maintenant, nous allons te dire adieu. Nous avons aujourd'hui longuement abusé de ton temps et de ta patience, et...

— L'un et l'autre sont tout à vous, mes chères amies, disposez-en donc, ce sera me prouver votre confiante affection. Mais, avant de nous quitter, laissez-moi vous remettre à titre de souvenir pour l'année qui s'en va, d'espérance pour celle qui lui succède, ce calendrier entouré de fleurs, et former des vœux pour que les jours, les dates, les mois qu'elles encadrent si gracieusement, soient pour vous autant de bonheurs.

— Nous faisons pour toi les mêmes souhaits, dirent ensemble Florence, Louise et Berthe, puis elles se serrèrent la main en s'embrassant, et partirent.

De même, je te dis adieu, mon amie; et jetant un dernier regard sur la modeste étreinte que je t'envoie, je te prie de l'accueillir avec autant de bonté que j'éprouve de plaisir à te l'offrir.

Toujours à toi.

ÉPHÉMÉRIDES.

27 Janvier 1756. — Naissance de Mozart.

Le célèbre auteur de *Don Juan* naquit à Saltzbourg, d'un père, bon musicien lui-même, et qui se plut à développer de bonne heure les dispositions extraordinaires de son fils. Mozart fut un *petit prodige*, et, contre l'ordinaire, son âge mûr réalisa toutes les espérances que son enfance avait fait concevoir. A quatre ans, il jouait très-bien du clavecin; à six ans, il composait des menuets et d'autres petites pièces, premières productions d'un génie qui depuis n'a cessé de grandir. A l'âge de douze ans, il composa une messe à quatre voix et orchestre, qui fut exécutée devant la cour impériale de Vienne. Après avoir voyagé par toute l'Europe, il revint se fixer en Autriche, où l'appelaient la faveur de Joseph II; mais, quoique sa réputation fût grande, sa fortune resta médiocre. Ce fut à Vienne qu'il écrivit ses principales œuvres : *la Flûte enchantée*, *Don Juan*, *la Clémence de Titus*, *les Noces de Figaro*, un grand nombre de *Symphonies*, et enfin la célèbre messe de *Requiem*, qui fut pour lui le

chant du cygne. Il avait entrepris la composition de cette messe à la demande d'un inconnu, qui voulait, à ce que l'on croit, rendre un dernier hommage à la mémoire d'une fille tendrement aimée, et morte à la fleur de l'âge. Mozart entreprit ce travail avec ardeur, mais en répétant souvent à sa femme qu'il travaillait pour lui-même, et que cette messe serait le chant de ses funérailles. Ce pressentiment se réalisa; il acheva la messe, tomba malade et mourut, à l'âge de trente-six ans, le 5 décembre 1791. Il répétait sur son lit de mort : « N'avais-je pas raison quand j'assurais que c'était pour moi-même que je composais ce *Requiem*? »

Mozart joignait au talent d'un grand artiste d'excellentes qualités du cœur. Il montra toujours le plus tendre attachement pour ses parents, pour sa sœur et pour sa femme. Il avait les sentiments les plus religieux, et on raconte de lui plusieurs traits de générosité qui honorent sa mémoire.

Mosaïque.

Homme, de quoi te plains-tu ? De la lutte ? c'est une condition de la victoire. D'une injustice ? qu'est-ce que cela pour un immortel ? De la mort ? c'est la délivrance.

PLOTIN.

Après son sang, ce que l'homme peut donner de plus de lui, c'est une larme.

LAMARTINE.

Une vérité qu'on nous dit nous fait plus de peine que cent que nous nous dirions à nous-mêmes; on est moins humilié du fond des vérités que flatté de savoir se les dire.

FÉNELON.

Le malheur ne nous est envoyé que pour tremper et affiner notre nature.

CH. DICKENS.

RÉBUS.

